

**EN MEMOIRE DES MÉDECINS  
DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE  
MORTS POUR LA FRANCE EN INDOCHINE  
1946-1955**



**Jean-Marie Dumas  
MPLF 1948**



**Bernard Gateau  
MPLF 1949**



**Roger Asquasciati  
MPLF 1950**



**Pierre Gontier  
MPLF 1951**



**Jean-David Loup  
MPLF 1951**



**Jean Grémillet  
MPLF 1952**



**Jacques Nicolas  
MPLF 1954**



**Léon Staerman  
MPLF 1954**



**EN MEMOIRE DES MÉDECINS DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE  
MORTS POUR LA FRANCE EN INDOCHINE  
1946-1955**

François-Marie GRIMALDI<sup>1</sup>

« *Le mérite [du soldat] est d'aller sans faillir au bout de sa parole  
tout en sachant qu'il est voué à l'oubli* ».  
*Antoine de Saint-Exupéry*<sup>2</sup>

Qui se souvient de la guerre d'Indochine ? De la Route coloniale N°4, la RC4 ? De Diên Biên Phu ? Qui parle encore d'Indochine ? Qui évoque Saigon ?

Plus grand monde...

L'Indochine n'était pas que le Vietnam d'aujourd'hui : c'était le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, le Cambodge et le Laos.

Et Saigon n'était pas Hô Chi Minh-Ville.

Et pourtant, nous ne devons pas oublier le sacrifice de tous ceux qui, Français, étrangers, Indochinois, sont allés jusqu'au sacrifice suprême, ont été atteints dans leur chair ou, pour les derniers survivants, gardent encore des séquelles de leur engagement au service de la France, pour une guerre qui, lointaine, était déjà à l'époque qualifiée par certains de « coloniale » donc d'injuste...

Le médecin militaire doit se rappeler que lui aussi, bien que non combattant, est un soldat et l'élève officier en École de santé, qu'il n'est pas un étudiant comme les autres. Il doit l'apprendre dès son intégration, par l'exemple de ses anciens, par les valeurs transmises, par l'acculturation et l'adaptation à ce milieu particulier qu'il rejoint par choix. Il se doit de le savoir. Et de ne pas l'oublier.

Dès le lendemain de la capitulation japonaise en août 1945, le Vietminh, mouvement nationaliste, communiste et indépendantiste, entreprend la lutte armée contre la France.

De septembre 1945 au cessez-le-feu de 1954, près de 500 000 militaires débarquèrent en Indochine dont plus de 70 000 légionnaires. On estime à près de 50 000 le nombre de tués ou de disparus parmi ceux venus de Métropole.

Créée le 10 mars 1831, la Légion étrangère a été de tous les combats. De Sébastopol (Crimée 1855) à Camerone (Mexique 1863), de la conquête de l'Afrique du Nord à celle du Tonkin, des plaines de Champagne de 1914 au désert de Bir Hakeim en 1942, de la fin de l'Indochine à la fin de l'Algérie... elle continue aujourd'hui sur tous les théâtres !

C'est toujours une force combattante de soldats professionnels de l'armée de terre fascinants, suscitant les questions, attisant l'imagination, ne laissant jamais indifférent. « *L'aventure indochinoise coûtera à la Légion 309 officiers [dont 4 chefs de corps], 1082 sous-officiers et 9092 légionnaires* »<sup>3</sup>. Plusieurs milliers furent blessés. Cette guerre fut la plus sanglante de toutes les campagnes de la Légion étrangère.

---

<sup>1</sup> Grimaldi, F-M. *MG2s, ancien chirurgien des hôpitaux des armées, École du service de santé militaire Lyon 1966. Contact : francois-marie.grimaldi@orange.fr*

<sup>2</sup> *Citadelle, Gallimard, 1948.*

<sup>3</sup> *Gaultier L. & Jacquot C. C'est la Légion - Ed. Sofradif, 1972.*

Le corps médical a été à ses côtés comme à celui de tous les soldats d'Extrême-Orient, « appelé à servir en tout temps et en tout lieu »<sup>4</sup>.



Fond de carte tiré du « Livre d'Or de la Légion étrangère 1831-1976 » – Lavauzelle 1976

<sup>4</sup> Art. 7 du Statut général des militaires

Il y avait presque toujours un médecin par bataillon, unité opérationnelle de 800 à 900 hommes, en plus de tous les médecins qui œuvraient dans les infirmeries, les dispensaires, les hôpitaux et de l'ensemble des personnels du Service de santé, hommes et femmes, officiers, sous-officiers et soldats.

Plus d'une soixantaine de médecins périrent en Indochine<sup>5</sup> et parmi eux huit médecins servant à la Légion étrangère sur la vingtaine – mais probablement plus en réalité – morts pour la France dans les rangs de la Légion depuis sa création en 1831. « *Quant aux infirmiers et auxiliaires sanitaires tués au combat, on ne saurait les dénombrer* »<sup>6</sup>.

Qui étaient ces huit médecins, dont sept était d'active et un de réserve ?

Cinq sortaient de l'École de santé de Lyon, deux de « Santé navale » à Bordeaux et un était un médecin civil contractuel, assimilé au grade de médecin capitaine.

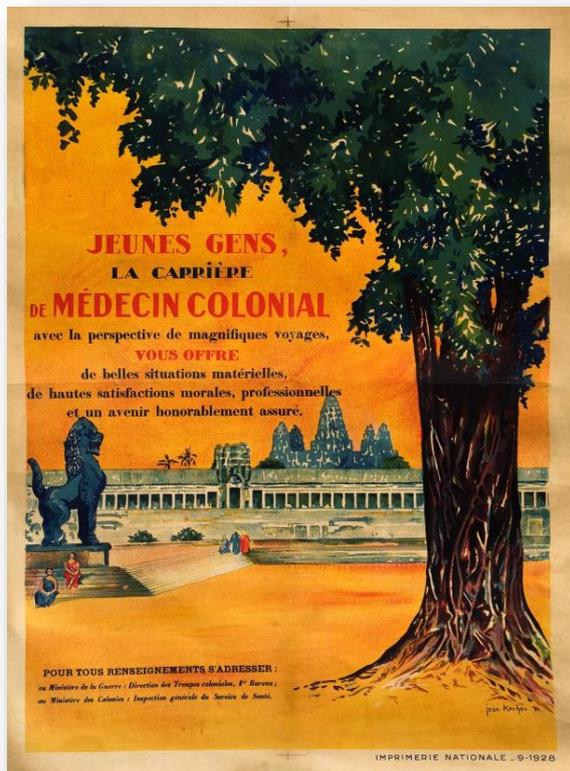
Cinq étaient du corps de santé métropolitain, deux du corps de santé colonial et un médecin de la marine avait été détaché auprès de l'armée de terre.

Si à leur mort, deux avaient plus de 40 ans, la moyenne d'âge des six autres était de 28 ans et demi !

Enfin, le plus âgé était médecin commandant, six étaient médecins capitaines et le plus jeune, médecin lieutenant.

Avaient-ils succombé à la belle affiche de recrutement qui, sur fond de temple d'Angkor Vat au Cambodge, promettait à ceux qui embrassaient « *la carrière de médecin colonial, avec la perspective de magnifiques voyages... de belles situations matérielles, de hautes satisfactions morales, professionnelles et un avenir honorablement assuré* » ?

En 1930, Pierre Bonnette (Lyon 1889), médecin ayant lui-même servi dans la Légion, écrivait déjà que « *le médecin de Légion doit réunir, à un bon savoir professionnel, des qualités physiques et morales bien trempées. Il doit avoir une certaine habitude de la troupe et des notions assez étendues sur les maladies exotiques... qu'il sera un jour appelé à traiter et à combattre...* ». Il



Affiche de recrutement 1928©Internet

ajoutait que « *pour apprécier les légionnaires, il faut les connaître, vivre au milieu d'eux, les voir à l'œuvre et les aimer* »<sup>7</sup>.

Tout est dit. Ces huit médecins ont tous aimé leurs légionnaires... et ils n'ont fait « que » leur travail !

<sup>5</sup> Grimaldi, François-Marie. *En souvenir des médecins et des pharmaciens morts en Indochine entre 1940 et 1955.* <http://aaap13.fr/asso/documentation/dos/GRIMALDImedDCDindo.pdf>

<sup>6</sup> Maurin, Jean. *Képi-blanc Magazine N°808 avril 2018.*

<sup>7</sup> Bonnette, Pierre. *L'œuvre des médecins militaires pendant la conquête de l'Algérie.* Tours 1930.

**JEAN-MARIE DUMAS, médecin capitaine au III/2<sup>e</sup> REI<sup>8</sup>**  
**Mort pour la France le mardi 9 mars 1948**  
**De Sidi Bel Abbès à l'Annam**

Lorsqu'il débarque à Saïgon, ce 27 mars 1947, Jean-Marie Dumas est heureux. Médecin lieutenant des Troupes métropolitaines de bientôt 28 ans, affecté en Algérie, il ne pensait jamais pouvoir servir un jour en Extrême-Orient, pré-carré de ses camarades médecins des Troupes coloniales.

Comment imaginer que moins d'un an plus tard, le 9 mars 1948, il y serait tué au cours d'une embuscade aux côtés de quatre de ses camarades légionnaires...

Né le 10 mai 1919 à Perpignan où il passe son enfance, Jean-Marie présente en 1939 le concours d'entrée à l'ESSM de Lyon, l'École du service de santé militaire. Il vient d'avoir 20 ans quand il pénètre sous la vieille porte cochère du 14 avenue Berthelot en octobre 1939. Que d'événements se sont produits depuis cette date !

Comme tous ses camarades de la « 39 », il entre à la fois à l'École de santé et dans la guerre. Envoyé au front en avril 1940 au service de gare à Amiens comme médecin auxiliaire, portant un galon d'adjudant, il est fait prisonnier le 25 juin 1940. Il restera en captivité un an, jusqu'en juin 1941.



J-M Dumas en 1944

©SHD

Libéré, ayant dû renoncer « volontairement » au statut militaire, il reprend ses études à l'École du service de santé qui n'est plus militaire, comme « médecin auxiliaire du corps civil de santé ». Il soutient sa thèse le 23 mai 1944 en traitant de « *La cholécystite calculeuse aiguë chez l'enfant* ».

Plusieurs de ses camarades ayant été envoyés en Allemagne au titre de la « relève », pour remplacer dans les camps les médecins civils mobilisés prisonniers<sup>9</sup>, cette promotion prendra par dérision le nom de « Promotion des Pigeons ». Les élèves feront même fabriquer de façon « artisanale » un insigne de poitrine qui sera le 1<sup>er</sup> insigne d'une promotion d'élèves.



ESSM@Internet



ESS@Internet



©Internet

Affecté à l'hôpital militaire Desgenettes<sup>10</sup> sur les quais du Rhône à Lyon puis à celui de La Tronche à côté de Grenoble en étant détaché au camp de Chambaran en Isère, il participe à la campagne contre l'Allemagne avec la 27<sup>e</sup> Division d'infanterie alpine de décembre 1944 à mai 1945.

Après ses permissions, il part en Sarre au Bataillon médical de la 5<sup>e</sup> Division blindée des Troupes d'occupation en Allemagne. Il restera outre-Rhin jusqu'en mai 1946.

<sup>8</sup> 3<sup>e</sup> Bataillon du 2<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie.

<sup>9</sup> Lefebvre, Pierre et Camelin, Aymé. *La relève des médecins prisonniers en Allemagne (1943-1944)*. Communication présentée à la séance du 25 avril 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

<sup>10</sup> La construction d'un nouvel hôpital débutera en 1938, dans le quartier Grange Blanche. Du fait de la guerre, il ne sera en service qu'en juin 1946. Il portera aussi le nom de Desgenettes.

Muté en Algérie en juin 1946, il rejoint la Légion étrangère et le 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Régiment étranger d'infanterie, au camp Bedeau à une centaine de kilomètres au sud de Sidi Bel Abbès. Revenant à Sidi Bel Abbès au DCRE, le Dépôt commun des régiments étrangers, maison-mère de la Légion, il prend le poste de médecin-chef du Bataillon d'instruction des cadres et des spécialistes. Il a pour médecin-chef adjoint du DCRE, le médecin capitaine Pierre Gontier son ancien de la promotion 1937 de Lyon. Il y rencontre de nombreux officiers et sous-officiers stagiaires qu'il retrouvera plus tard. Il porte l'insigne de tradition du DCRE créé quelques mois plus tôt par son nouveau chef de corps.

Le colonel Gaultier voulait représenter le globe terrestre, la « Boule », emblème du monument aux morts de la Légion à Sidi Bel Abbès. Ne pouvant mettre une vraie sphère, Louis Gaultier dessina une planisphère sous la forme de 2 disques vert et rouge. Comme il se doit, malicieux et impertinents, les légionnaires surnommèrent immédiatement cet insigne « les c... à Gaultier » !



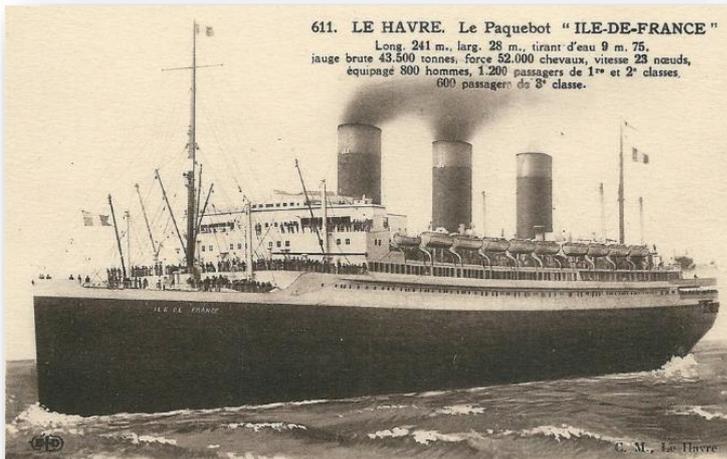
Monument aux Morts de Sidi Bel Abbès@Internet



DCRE@FM Grimaldi

Volontaire pour l'Extrême-Orient, Dumas embarque à Toulon sur le « S/S [steamer-ship] Île-de-France » le 7 mars 1947.

Depuis quelque temps, les départs se font de ce port militaire, loin de Marseille où les syndicats de dockers commencent à manifester et à refuser le chargement des bâtiments de transport militaire à destination de l'Indochine. L'embarquement des troupes doit s'y faire régulièrement sous la protection de la police !



« L'Île-de-France »@Internet

En cours de voyage, il participe avec ses camarades médecins à des conférences « faites, conformément aux instructions reçues. On y évoquait particulièrement la nourriture, les maladies et leur prévention, les dangers des moustiques, des sangsues et des serpents, et parfois des causeries sur le sens de la guerre et de la pacification. Cette formation était suivie d'une manière distraite. En mars 1947, les

passagers de "l'Île-de-France" bénéficièrent d'un programme d'instruction précoloniale assez complet : trois conférences sur la géographie physique et l'économie de

*l'Indochine, sur les problèmes militaires et les caractéristiques des opérations, sur l'histoire du pays de 1939 à 1945 et sur le rôle de la France dans ces régions »<sup>11</sup>.*

Le paquebot est rapide : 20 jours seulement de navigation alors que les autres mettent près d'un mois. Après la Méditerranée, le canal de Suez, la Mer rouge, l'Océan indien et enfin la remontée de la rivière de Saigon, ils atteignent la « Perle de l'Orient » le 27 mars 1947.

Comme pour tous les nouveaux militaires arrivant en « Indo », c'est un choc climatique et culturel. Mais ils ont tous par nature des capacités d'adaptation.

Reçu par le Directeur du service de santé, Jean-Marie Dumas effectuée pendant les quelques semaines passées à Saigon les visites protocolaires mais très utiles pour créer des liens : ses camarades médecins d'unité, l'hôpital Grall, plutôt dédié à la population civile, l'hôpital d'évacuation motorisé 415. Cet hôpital a été rebaptisé en octobre 1946 du nom du médecin commandant Le Flem, de 10 ans son aîné, tué en novembre 1945. Tous ses camarades le reçoivent amicalement et lui donnent de bons conseils.

Mais depuis le coup de force du Vietminh à Hanoi, le 19 décembre 1946, l'insécurité commence à régner dans l'ensemble de l'Indochine. Cinq médecins et un pharmacien militaires ont déjà été tués !

Six semaines plus tard, à la mi-mai 1947, il rejoint enfin son affectation au Sud-Annam, le 2<sup>e</sup> REI, le 2<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie en garnison à Nha Trang à plus de 300 kilomètres de Saigon. Arrivé début 1946 en Indochine, héritier du Régiment de marche de la Légion étrangère d'Extrême-Orient, le 2<sup>e</sup> REI s'est créé un nouvel insigne de poitrine. Le vert et le rouge comme la grenade à 7 flammes rappellent la Légion, le dragon d'Annam son affectation indochinoise.

Après s'être présenté à son nouveau chef de corps, le colonel Jean-Louis Courcelle-Labrousse, il arrive au III/2<sup>e</sup> REI, le 3<sup>e</sup> Bataillon du 2<sup>e</sup> REI à Ninh Hoa, ville côtière au nord de Nha Trang. Il y trouve une vingtaine d'officiers, la plupart lieutenants.



Insigne du 2<sup>e</sup> REI  
©FM Grimaldi

Pendant tout le 2<sup>e</sup> semestre 1947, il participe à plusieurs opérations dans ce secteur, accompagnant les compagnies ou les détachements.

Promu médecin capitaine le 1<sup>er</sup> janvier 1948, cela ne change rien à ses fonctions : il reste aux côtés de ses légionnaires et partage leurs efforts.

Le mardi 9 mars 1948, au cours d'une violente embuscade tendue par les rebelles à 4 kilomètres au nord de Dai Lanh, village sur la côte au nord de leur garnison de Ninh Hoa, il est mortellement blessé par balle. Présentant une plaie transfixiante transversale du thorax, il meurt rapidement des suites de ses blessures. Le trajet de la balle, de la région pectorale droite à la région sus-scapulaire (omoplate) gauche, déchiquetant la crosse de l'aorte et les gros vaisseaux du cou, ne lui a laissé aucune chance. Il allait fêter ses 29 ans en mai.

Le bilan est lourd. A ses côtés tombent son camarade le lieutenant Guy Vié, le sergent-chef Victor Bouquet et les légionnaires Heinrich Brunsch (alias Heinz Bruson) et Walter Zentek.



Lt. Guy Vié  
©MémorialGenWeb

<sup>11</sup> Bodin, Michel. *La France et ses soldats. Indochine, 1945-1954*, L'Harmattan, 1997.

Ramenés au PC du Bataillon, une chapelle ardente est dressée. Après la cérémonie religieuse, les honneurs militaires leur seront rendus au cimetière militaire de Ninh Hoa où ils ont été inhumés.

Quelques jours après sa mort, le médecin aspirant Arnaud lui succèdera au poste de médecin-chef du III/2<sup>e</sup> REI.

Jean-Marie Dumas recevra à titre posthume la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur et la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme. Il aura passé moins d'un an sur cette terre d'Extrême-Orient.

Le nom du Lieutenant Vié sera donné au poste militaire de Tu Bông dont il avait été le chef.

Parmi ses camarades de la popote des lieutenants Vincent Rouvière sera tué 4 mois plus tard en juillet 1947 et Marcel Lauriol en février 1949...

Le III/2<sup>e</sup> REI restera sur la côte annamitique jusqu'en janvier 1955, avant de rejoindre l'Afrique du Nord.

**BERNARD GATEAU, médecin lieutenant au III/2<sup>e</sup> REI<sup>12</sup>**  
**Mort pour la France le mercredi 27 juillet 1949**  
***Médecin chef de bataillon cinq jours !***

A peine sorti de l'École d'application du Pharo à Marseille, Bernard Gateau est tué au combat en Indochine le 27 juillet 1949. Arrivé sur le territoire un mois et demi auparavant, il venait de rejoindre la Légion étrangère.

Né le 10 septembre 1923 à Libourne, il est admis à « Santé navale », l'École principale du service de santé de la marine et des colonies de Bordeaux le 26 octobre 1943. Faisant suite à la promotion « Tonkin » de 1942, sa promotion sera baptisée « Annam ». Triste présage...



École de Santé navale  
©Internet

Il y poursuit ses études jusqu'à sa thèse qu'il soutient le 6 juillet 1948 « *A propos d'un cas de perforation duodénale au cours de la fièvre typhoïde* ».

Nommé médecin lieutenant, Bernard Gateau est détaché à la 1<sup>ère</sup> Demi-brigade coloniale de commandos parachutistes à Vannes avec son camarade de promotion Paul Le Gall. Ils en profitent pour aller se faire breveter à l'École des troupes aéroportées à Pau. Après deux semaines d'entraînement au saut, ils effectuent les six sauts réglementaires pour pouvoir arborer fièrement le brevet para.

Fin décembre 1948, le jeune médecin lieutenant gagne le « Pharo » - l'École d'application du service de santé des Troupes coloniales située dans les jardins du Pharo<sup>13</sup> - à Marseille. Le stage de quelques mois est fait de cours de médecine et de parasitologie tropicales mais surtout



B. Gateau juste après sa thèse en 1948

©Famille Gateau-Faure

<sup>12</sup> 3<sup>e</sup> Bataillon du 2<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie.

<sup>13</sup> Par analogie cette école est connue sous le seul nom du « Pharo ».

c' est un stage pratique et initiatique à la vie Outre-mer et en poste isolé. L'enseignement est principalement tourné vers l'Afrique ; toutefois depuis deux ans, une bonne partie des stagiaires est désignée pour l'Indochine. De ce fait, ceux qui ont cette envie d'aventures en Asie du sud-est, ne sont pas trop motivés pour « bosser »... Ils savent que de toute façon ils y partiront.

Ayant en cours d'études choisi la Coloniale plutôt que la Marine, il n'aspireait qu'à servir Outre-mer. A l'époque, Bernard pensait « Afrique » : ce sera « Asie » et sans regrets... même si avec ses camarades il avait chanté à tue-tête dès que l'occasion se présentait le chant de tradition de l'École.

*Quel que soit le cadre  
L'Afrique ou l'escadre  
Dans un régiment  
Ou bien à bord d'un bâtiment  
On fera la noce  
On roulera sa bosse  
Mais qu'on foute le camp  
De cet ignoble, de cet ignoble  
Mais qu'on foute le camp  
De cet ignoble établissement.*

*Et s'il y en a qui prennent la Coloniale  
Devant ceux-là foetus inclinez-vous, inclinez-vous  
Ils s'en iront vers l'Afrique infernale  
Porter la science au pays des Bantous.*

À l'issue du stage en « École d'appli », reçu 45<sup>e</sup> sur 52, il est naturellement désigné pour « continuer ses services en Extrême-Orient ». C'est ce qu'il désirait !

Il prend un vol Air-France à Paris le 8 juin 1949, et après les escales de Tunis, du Caire, de Karachi, Delhi, Calcutta et Rangoon, il débarque à Tan Son Nhut, l'aérodrome de Saigon, le 11 juin 1949 : trois jours de voyage et une cinquantaine d'heures de vol.



*Insigne du 2<sup>e</sup> REI  
©FM Grimaldi*

Accueilli par le médecin général inspecteur Robert, directeur du service de santé des Forces terrestres en Extrême-Orient, il apprend son affectation. Il aura la responsabilité du 3<sup>e</sup> Bataillon du 2<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie, le III/2<sup>e</sup> REI.

Il passera un mois à Saigon afin de s'accoutumer à ce changement brutal de milieu et surtout pour prendre les contacts qui pourront l'aider lorsqu'il sera médecin de bataillon.

Le 11 juillet 1949, il rejoint le PC du 2<sup>e</sup> REI à Nha Trang au sud de l'Annam et se présente réglementairement au colonel René Thévenot qui vient d'en prendre le commandement. Il est accueilli ensuite par le médecin commandant Philippe Bonavita



*École d'application Troupes  
Coloniales "Le Pharo"  
©Grimaldi*



*B. Gateau au Château d'If  
en 1949  
©Famille Gateau-Faure*

dont il reçoit consignes et conseils. Son grand ancien de la promotion 1926 de Santé navale l'initie aux traditions de la Légion et à la culture de l'Indochine. Il lui parle un peu de sa captivité chez les japonais. La différence de 17 promotions s'estompe derrière leur passage commun par la même « Boîte »...

Le 22 juillet après midi, il se joint enfin au convoi de la 10<sup>e</sup> compagnie qui regagne Ninh Hoa sur la côte, où est installé « son » bataillon. Sur place, tous les lieutenants sont contents d'accueillir un nouvel officier, qui plus est un jeune médecin. Une fois mis au courant des « us et coutumes » de la popote des lieutenants, il ne manquera pas d'avoir des choses à leur raconter, des blagues de toubib, des chansons de carabins, les derniers potins de Métropole... histoire de mettre de l'ambiance. C'est aussi l'un des rôles de « La Faculté », comme les officiers surnomment en plaisantant le corps médical. On le taquine sur son brevet para tout neuf dont certains sont « un peu jaloux »... La « Vieille Légion » vient de s'ouvrir avec prudence aux parachutistes il n'y a qu'un an, avec la création du 1<sup>er</sup> puis du 2<sup>e</sup> Bataillon étranger de parachutistes. Les deux BEP sont déjà en Indochine.

L'atmosphère est à la fois décontractée mais parfois lourde. Bien sûr on lui parle du médecin lieutenant Jean-Marie Dumas mort au combat dans ce même secteur le 9 mars 1948. Lui ne le connaissait pas : différence de promo et surtout d'École. Depuis cette date, parmi les nombreux morts, quatre lieutenants du 3<sup>e</sup> Bataillon ont été tués et quatre autres du régiment. Mais la mission est sacrée. Elle continue...

Il doit s'installer et prendre ses marques rapidement, tout en continuant, étant du corps de santé des Troupes coloniales, à porter « l'Ancre colo »... C'était la tradition, un peu par bravade et par provocation, des médecins colos et cela était admis par la plupart des chefs de corps, même légionnaires !



Service de santé des Troupes coloniales@Grimaldi

Quatre jours après son arrivée, le 26 juillet il est informé qu'il accompagnera le convoi de ravitaillement des postes Nord du sous-secteur de Ninh Hoa et du poste du Génie du Cap Varella. Ils partiront le lendemain matin.

A 5h30, ce mercredi 27 juillet 1949, une colonne de 13 véhicules, dont deux automitrailleuses, emprunte la Route Coloniale N° 1, la RC1. Elle progresse sans difficulté et passe les postes de Van Gia et Tu-Bong. Devant ce poste qui porte le nom du Lieutenant Vié tué le 9 mars 1948 en même temps que son camarade Jean-Marie Dumas, il a une pensée pour ces deux officiers du 3<sup>e</sup> Bataillon. Ils poursuivent vers Dai Lanh... qu'ils n'atteindront jamais !

Il est 10h15 quand le convoi qui s'étire sur 1800 mètres « *est violemment attaqué à 6km sud du col de Deo Co Ma par une bande de vietminh, évaluée à 600 - 700 hommes, fortement armée et disposant de bazookas, de mortiers et de nombreuses armes automatiques* »<sup>14</sup>.

L'automitrailleuse de tête est détruite par un coup au but de bazooka. C'est le signal de l'attaque. Les rebelles cachés dans les taillis le long de la RC1 donnent l'assaut.

« *Les occupants sautent à terre mais les sections ne peuvent se réorganiser et un combat décousu au corps à corps s'engage* ».

---

<sup>14</sup> Tous les textes en italique relatifs à l'embuscade du 27 juillet 1949 sont tirés du JMO (Journal des marches et opérations) du 2<sup>e</sup> REI et du site <http://www.more-majorum.de/>

La bataille dure depuis plus d'une heure quand un premier renfort de 15 légionnaires arrive du poste de Tu-Bong. C'est insuffisant et les attaques violentes se poursuivent. Bernard Gateau tombe parmi les premiers.

Vers midi, l'appui-feu de chasseurs Spitfire arrivant de la Base aérienne 193 de Tourane [aujourd'hui Da Nang] « *ne change pas la face d'un combat inégalement engagé* ». Le harcèlement se poursuit mais « *petit à petit de petits groupes de combattants se replient vers les postes, de Tu-Bong en particulier. Il est impossible de voir clair et de dénombrer les pertes* ». Fait exceptionnel, ils ne peuvent « *qu'abandonner leurs morts, leurs blessés et leurs armes* »<sup>15</sup>.

Parti à 13h30 de Nha Trang, à plus de 80 kilomètres de là, un convoi de secours arrive vers 18h à Tu-Bong. Les rebelles se retirent enfin. « *La colonne de secours forte de cinq sections progresse à cheval sur la route et la voie ferrée, atteint la queue du convoi à la nuit tombante et peut remonter jusqu'en tête* ». Elle retrouve six blessés graves et les évacue. « *Le lendemain au lever du jour, les morts sont recherchés et ramenés à Tu-Bong où un cimetière est ouvert* ».

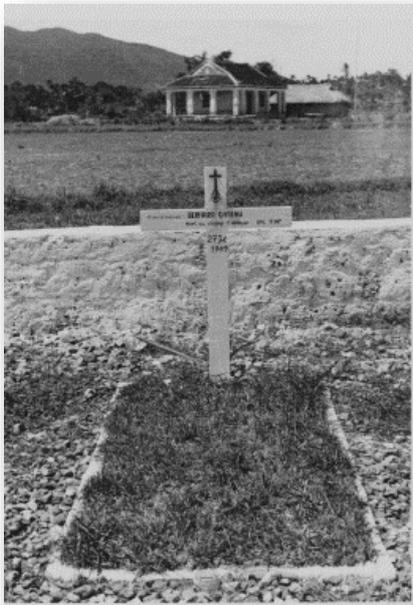
Les pertes sont particulièrement élevées. Outre le médecin, il est dénombré une cinquantaine de morts ou disparus dont 22 légionnaires du 3<sup>e</sup> Bataillon et 21 blessés dont deux officiers. Cette inversion inhabituelle du nombre de morts par rapport au nombre de blessés atteste d'une part de la violence des combats et surtout du fait que beaucoup de blessés qui n'ont pu se cacher ont été achevés...

Il s'agit là de la pire embuscade depuis que le bataillon est en Indochine.

Bernard Gateau n'a pas eu le temps de faire la connaissance de ses camarades. Il n'aura passé que 5 jours au III/2<sup>e</sup> REI. A peine le temps de défaire ses cantines !

Il sera inhumé le 28 juillet 1949 au cimetière provisoire de Tu-Bong auprès de ses frères d'armes. Il allait avoir 26 ans en septembre.

En sa mémoire, l'hôpital militaire de Tourane (Annam) portera le nom de « *Médecin lieutenant Gateau* » jusqu'au 11 août 1954.



Tombe de Bernard Gateau dans le cimetière provisoire de Tu-Bong  
©Famille Gateau-Faure



Porté par 6 légionnaires, le cercueil de Bernard Gateau sort du poste « Lieutenant Vié » de Tu-Bong ©Famille Gateau-Faure

<sup>15</sup> Article 7 du Code d'honneur du légionnaire : « ... tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes ».

Dès le 31 juillet, le médecin lieutenant Pierre Lалуque vient assurer la pérennité du poste. Entré à Santé navale un an avant Bernard Gateau, ils s'étaient croisés à l'École.

En novembre 1950 le corps de Bernard Gateau est rapatrié en Métropole et restitué à sa famille. Une cérémonie de réinhumation dans le caveau familial se déroulera au cimetière de la Croix-Rousse à Lyon le 25 novembre 1950.

Les restes mortels de la plupart de ses camarades seront rapatriés en 1986 et 1987 vers le Mémorial des guerres en Indochine de Fréjus où reposent près de 20000 soldats morts en Indochine française entre 1940 et 1954.



Promotion Santé navale 1950 © L. Aigle, L. Foglierini

Le samedi 3 mars 1951 a lieu à Bordeaux, dans l'enceinte de l'École, le baptême de la promotion 1950 qui reçoit le nom de Bernard Gateau, associé à celui du médecin lieutenant Henri Sérizier (Promotion Tonkin, Bordeaux 1942). Sur le fanion de cette promotion, le « Dragon » rappelle l'Indochine et plus particulièrement l'Annam où ils sont morts tous les deux à un mois d'intervalle.

La promotion « Annam » perdra 4 de ses élèves en Indochine dont 3 en Annam.



Jean-Marie Hernette  
©Mémorialgenweb



Paul Le Gall  
©internet



Robert Pradel  
©Asnom

Avant Bernard Gateau, Jean-Marie Hernette, pharmacien lieutenant, avait été tué le 28 février 1947 dans une embuscade sur la route de Hué à Tourane (Annam).

Bernard était « passé par la portière » à Pau pour le brevet parachutiste avec Paul Le Gall. Médecin capitaine de la Base aéroportée sud, Le Gall sera tué le 17 mai 1951 en se portant au secours de blessés lors de la sur-explosion de la soute à munitions du bâtiment de débarquement « Adour ». Il était à bord avec un détachement de paras dans le port de Nha Trang (Annam). Il y eut de très nombreuses victimes.

Enfin Robert Pradel, médecin lieutenant du 8<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs laotiens est fait prisonnier le 21 janvier 1950. Porté disparu, il mourra après deux années de captivité de malnutrition et de mauvais traitements, le 3 mars 1952 au Camp 14 au Laos.

Le 30 avril 1980, trente et un ans après l'embuscade sanglante du Col de Deo Co Ma, l'un des survivants portera la main du capitaine Danjou à l'occasion de la

commémoration du combat de Camerone. Cet honneur est réservé aux plus glorieux des légionnaires.

Ancien magistrat puis ancien pilote de l'armée de l'air italienne pendant la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale, le caporal Francesco Panitteri di Lagarde, alias Henri de Lagarde, s'était enrôlé à 27 ans dans la Légion en 1948. Lors de l'attaque du 27 juillet 1949 au cours de laquelle Bernard Gateau sera tué, Di Lagarde perdra une jambe et un bras. En remontant la Voie sacrée dans l'enceinte du Quartier Vienot à Aubagne, il ne pouvait penser qu'à tous ses camarades du III/2<sup>e</sup> REI morts au combat ou blessés, qu'il honorerait et qui l'accompagnaient ce jour-là.

À la fin de la guerre d'Indochine, le 2<sup>e</sup> REI déplorera la mort dans ses rangs de 31 officiers dont 2 médecins, 127 sous-officiers et 738 légionnaires.

**ROGER ASQUASCIATI, médecin capitaine au III/3<sup>e</sup> REI**  
**Mort pour la France le samedi 7 octobre 1950**  
***De Marseille à la route coloniale N°4, la RC4.***

Le 3<sup>e</sup> REI - 3<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie - opère en Indochine depuis septembre 1947, en particulier dans la Haute-région du Tonkin.

Médecin-chef du III/3<sup>e</sup> REI - le 3<sup>e</sup> Bataillon du 3<sup>e</sup> REI - depuis plus de deux ans, le médecin capitaine Roger Asquasciati vient d'apprendre ce 18 septembre 1950 que son camarade de promotion Jean Loup, médecin-chef du II/3<sup>e</sup> REI, le bataillon frère, a été fait prisonnier à Dong Khé. La Citadelle et tous les postes de cette garnison sur la RC4 - la route coloniale N° 4 - sont à nouveau tombés, submergés comme au mois de mai dernier !

« Loup n'a pas eu de chance, mais il est vivant... » pense Roger.

Depuis plusieurs semaines, tous savent que le Vietminh a amassé un grand nombre de troupes aguerries le long de la RC4. Ils s'attendent à une attaque imminente d'autant que l'évacuation de Cao Bang au nord, vers Langson au sud a été décidée.

La bataille surviendra au début du mois d'octobre.

Originaire de Marseille où il est né dans le 1<sup>er</sup> arrondissement le 9 octobre 1921, le jeune Roger est orphelin de père et pupille de la Nation depuis l'âge de 13 ans. Bien que décédé en 1934, son père, lieutenant, a été déclaré mort pour la France au titre de la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale. Après le baccalauréat, Roger intègre l'École du service de santé de Lyon en octobre 1942. Période difficile où Lyon et la zone libre sont occupés dès le mois de novembre 42. Les élèves et les cadres seront chassés de l'École pour laisser la place à la Gestapo... Ses études se poursuivent cependant et il passe sa thèse le 20 décembre 1947, « *Contribution à l'étude des gastrites ectasiantes (dilatations aiguës de l'estomac d'origine inflammatoire)* ».

Ayant opté pour servir Outre-mer, il suit au cours du 1<sup>er</sup> semestre 1948, comme tous ses camarades de la Section coloniale de Lyon et ceux de Bordeaux, le stage à l'École d'application du service de santé des Troupes coloniales, installée dans les jardins du Pharo à Marseille. À l'issue du stage il est désigné pour l'Indochine.

Marié depuis 1945 et déjà père de 2 jeunes enfants, il laisse sa famille chez ses beaux-parents à Anse (Rhône) et s'envole de Paris le 25 juin 1948. Après 3 jours de voyage et de multiples escales, il arrive à Saigon le 28 juin.



R. Asquasciati  
©SHD

Visites confraternelles aux différents chefs de service hospitaliers, visites plus amicales et enrichissantes à ses camarades médecins d'unité, accoutumance au climat l'occupent pendant 3 semaines avant de partir vers le Tonkin. Il découvre aussi les charmes de la capitale indochinoise, de l'hôtel Continental au Cap Saint-Jacques, de la rue Catinat à Cholon !

Affecté au Tonkin dans la Légion en juillet 1948, Il fait les mêmes visites réglementaires à Hanoi. Enfin il atteint Cao Bang, près de la frontière de Chine, où il est reçu par le lieutenant-colonel Jean Simon chef de corps du 3<sup>e</sup> REI. Comme tous les médecins colos<sup>16</sup>, il espérait un régiment de « l'Arme »<sup>17</sup> ! Mais il n'est pas vraiment déçu et même plutôt flatté de ce poste. Il est nommé médecin-chef du 3<sup>e</sup> Bataillon du régiment et du sous-secteur de Dong Khé.

Toujours volontaire pour accompagner les patrouilles d'ouverture de la RC4, il est pris rapidement et à plusieurs reprises dans des embuscades mais parvient néanmoins à prodiguer ses soins aux blessés sous le feu. Il « *fait l'admiration de tous au cours de nombreux accrochages et embuscades par son calme et son dévouement inlassable* »<sup>18</sup>. Pour cela il est cité à l'ordre de la division puis de l'armée avec attribution de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec étoile d'argent en avril 1949 et avec palme en octobre 1949. Mais depuis son arrivée, la situation militaire ne cesse de se dégrader.



3<sup>e</sup> REI©Internet



R. Asquasciati©École santé armées

Promu médecin capitaine à titre exceptionnel le 1<sup>er</sup> janvier 1950, il participe en mai à l'opération « Foudre » au cours de laquelle le commandant du 3<sup>e</sup> Bataillon, Jacques Ogier de Baulny, saute sur une mine. Asquasciati n'a rien pu faire pour lui...

Fin août 1950, le chef de bataillon Michel Forget prend le commandement du 3<sup>e</sup> Bataillon.

La pression sur la RC4 est de plus en plus intense. De jour comme de nuit.

Quand il apprend que son camarade Loup a été fait prisonnier, il lui reste encore quelques semaines de séjour en Indo-

chine avant de rentrer en Métropole retrouver son épouse Henriette et leurs deux enfants, Michèle et Christian. Son contrat était de 30 mois : il l'a quasiment rempli.

Mais tout s'accélère ! Cao Bang doit être évacué le 3 octobre 1950. De très durs combats se déroulent pendant plusieurs jours ; les blessés et les morts s'accumulent. Le samedi 7 octobre au matin, sur la cote 477, à 10 kilomètres au sud-ouest de Dong Khé, après une nuit de lutte au corps à corps, l'offensive est plus massive. Roger Asquasciati est aux côtés des blessés quand Michel Forget,



CBA Forget©Internet

<sup>16</sup> Médecins des Troupes coloniales, actuellement Troupes de marine.

<sup>17</sup> « L'Arme » : appellation de la « Coloniale » par les « coloniaux ».

<sup>18</sup> Notation du chef de bataillon de Lambert, commandant le III/3<sup>e</sup> REI. Août 1949.

commandant le 3<sup>e</sup> Bataillon, est grièvement atteint. Il se précipite. Conscient pendant sa courte agonie, le chef de bataillon force « *l'admiration de tous par les ordres précis et les conseils donnés jusqu'à son dernier soupir* »<sup>19</sup>. Le médecin toujours près de son chef est à son tour mortellement blessé. Roger Asquasciati devait fêter ses 29 ans deux jours plus tard.

*« Parti de Cao Bang le 3 octobre, le 3<sup>e</sup> Bataillon se fait hacher sur place le 8 octobre au cours de furieux combats dans la région de Dong Khé. Le commandant Forget, à peine revenu en Indochine, y trouve une mort glorieuse. Avec le lieutenant-colonel Charton, blessé prisonnier, le Régiment perd un Chef de guerre prestigieux ; disparaissent en même temps que lui, de nombreux gradés et légionnaires de l'État-Major et de la compagnie de commandement »*<sup>20</sup>.

Le 3<sup>e</sup> Bataillon du 3 n'existe plus...

Le 30 octobre 1950, le Colonel Constans, chef de corps du 3<sup>e</sup> REI écrit dans son ordre du jour :

*« Le Régiment tout entier est en deuil ; chaque unité a participé à la lutte et payé son tribut. Dans un combat, chaque jour plus dur, nous avons perdu en un mois 26 officiers, 98 sous-officiers, 963 caporaux et légionnaires ».*

Ces pertes comptabilisent les morts mais aussi les blessés et les prisonniers. C'était sans compter le grand nombre de tous ceux de toutes armes qui, prisonniers dans les camps de rééducation, ces « goulags itinérants » vietminh, mourront de mauvais traitements ou par manque de soins au cours des 4 années suivantes.

Cinq médecins de bataillon seront faits prisonniers en octobre 1950 sur la RC4 : les médecins capitaines Armstrong (3<sup>e</sup> Bat. colo. de commandos parachutistes), Enjalbert (1<sup>er</sup> Tabor), Lévy (11<sup>e</sup> Tabor) et Pédoussaut (1<sup>er</sup> Bat. étranger de parachutistes) ainsi que le médecin lieutenant Iehlé (3<sup>e</sup> Tabor). Le médecin capitaine Rouvière (8<sup>e</sup> Rég. de tirailleurs marocains), blessé le 7 octobre, porté disparu, ne sera jamais revu. Camarade de promotion d'Asquasciati, le médecin capitaine Loup (II/3<sup>e</sup> REI), prisonnier depuis le 17 septembre 1950, est mort en captivité le 30 juillet 1951.

Promu Chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, le nom du médecin capitaine Roger Asquasciati a été donné à l'infirmerie-hôpital de Nam Dinh (Tonkin) jusqu'au 11 août 1954<sup>21</sup> ainsi qu'à la promotion 1954 des élèves du Pharo.

Baptisée le 18 octobre 2003, la promotion 2002 de l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron honorerà tous ces médecins en prenant le nom de « *Médecins des bataillons de la RC4* ».

Ils servent d'exemple à toute cette promotion.



Promotion Lyon 2002 © L. Aigle, L. Foglierini

<sup>19</sup> Citation à l'ordre de l'armée du CBA Forget.

<sup>20</sup> Extrait de l'Ordre du régiment numéro 558 du 30 octobre 1950 - Col. Constans, Cdt le 3<sup>e</sup> REI.

<sup>21</sup> [https://www.bo.sga.defense.gouv.fr/boreale\\_internet/download.php?f\\_type=PDF&f\\_id=MTYxMzIucGRm&no\\_cache=2](https://www.bo.sga.defense.gouv.fr/boreale_internet/download.php?f_type=PDF&f_id=MTYxMzIucGRm&no_cache=2)

## **Pierre GONTIER, médecin capitaine au II/5<sup>e</sup> REI**

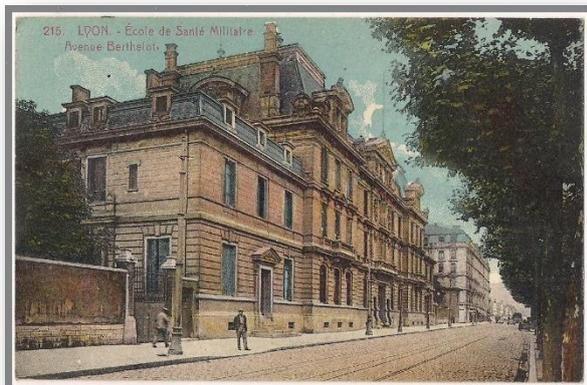
**Mort pour la France le mardi 15 mars 1951**

**"Au cours de nos campagnes lointaines, Affrontant la fièvre et le feu..."**

(Paroles du "Boudin", chant officiel de la Légion).

Il ne reste plus que quelques mois de séjour à faire en Indochine au médecin capitaine Gontier, médecin-chef du II/5<sup>e</sup> REI, le 2<sup>e</sup> Bataillon du 5<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie, lorsqu'il est mortellement blessé à Haiphong.

Né à Rodez en Aveyron en mai 1918, quelques mois avant la fin de la Grande Guerre, Pierre Gontier, fils d'enseignants, voulait être médecin. Admis au concours de l'École de service de santé militaire de Lyon, il intègre l'avenue Berthelot en octobre 1937. Il



École de Santé Militaire Lyon©Internet Carte postale

a 19 ans et l'avenir en Europe s'assombrit déjà !

Il débute sa 3<sup>e</sup> année d'études quand la 2<sup>e</sup> Guerre éclate. Nommé médecin auxiliaire en avril 1940, il est affecté à l'hôpital complémentaire installé dans la maison des étudiants de Dijon. Rapidement muté au 5<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale mixte sénégalais, il participe à la « drôle de guerre » qui est pourtant une « vraie guerre » avec ses morts et ses blessés. Il est lui-même gravement blessé par balle de mitrailleuse à la main droite le 10 juin à Chestres-

Vouziers au nord-est de Reims alors qu'il soigne un blessé. Il se verra décerné la Croix de guerre 1939/1945 avec étoile de bronze.

Après l'Armistice de juin 1940, il est détaché à Montpellier où il poursuit ses études à partir d'octobre. Il y reste un an avant de rejoindre la faculté de Toulouse en octobre 1941.

Le service de santé militaire ayant été dissous par l'occupant, il devient médecin auxiliaire du « corps civilisé » du service de santé et soutient sa thèse à Lyon en mai 1943. Elle traite « *De l'emploi de la séro-anatoxithérapie dans le traitement de la diphtérie* ».

La France étant toujours occupée, il est nommé médecin de 2<sup>e</sup> classe dans la section métropolitaine du corps civil de santé et affecté à l'hôpital Desgenettes, sur les bords du Rhône à Lyon.

Alors qu'il doit rejoindre un camp de jeunesse dans le Lot-et-Garonne, il est envoyé en « relève »<sup>22</sup> des médecins civils prisonniers dans les camps en Allemagne. Volontaire-désigné, il est détenu près de 2 ans, d'août 1943 au 8 mai 1945, au stalag IV/C à Wistritz au sud de Dresde (aujourd'hui Bystrice en Tchéquie).



P. Gontier© SHD Vincennes

<sup>22</sup> Remplacement des médecins civils prisonniers qui avaient été mobilisés en 1939, par des médecins militaires volontaires, le plus souvent désignés.

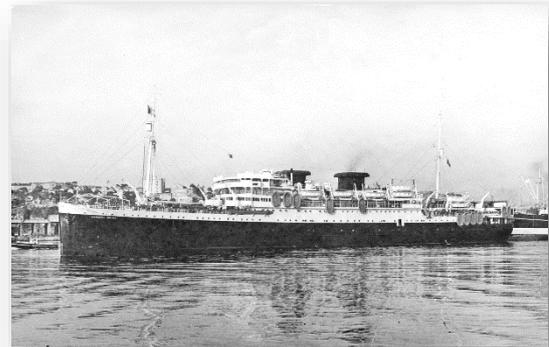
Libéré, il bénéficie de deux mois de congé avant d'être muté en août 1945 en Algérie dans la Légion étrangère. Il passe un an comme médecin-chef de la place du Kreider, où se trouve un détachement de légionnaires. Au contact des cadres dans ce poste isolé aux portes du désert, à 200 kilomètres au sud d'Oran, le médecin lieutenant Gontier acquiert une « culture Légion », avant d'être affecté à Sidi Bel Abbès en juin 1946. La « Maison-mère » est « *gardienne des traditions et dépositaire des reliques* » de la Légion étrangère. Il s'y marie le 8 juillet 1946.

Cet été 46, il reçoit Jean-Marie Dumas, jeune médecin lieutenant de 2 promotions après la sienne, nouvellement nommé. Ils sympathisent immédiatement, mais en le voyant partir vers l'Extrême-Orient en mars 1947, il est tout de même un peu envieux. Lui aussi est volontaire pour l'Indochine ! Et il attend son tour... Assurer la base arrière apparaît toujours ingrat à ceux qui restent.

Promu médecin capitaine en octobre 1946, il reste au Dépôt commun des régiments étrangers, le DCRE, jusqu'en mai 1949 avant d'être enfin affecté en renfort pour l'Extrême-Orient avec un important détachement de légionnaires du 5<sup>e</sup> Bataillon du 4<sup>e</sup> REI. Il aura passé près de 4 ans à Bel-Abbès : quasiment un contrat de légionnaire<sup>23</sup> !

Il part heureux mais son épouse Thérèse, qui reste en Algérie avec leur jeune enfant qui vient d'avoir 2 ans en mai, est inquiète. Il y a un an, en mars 1948, ils ont appris avec émotion la mort au combat de son camarade Jean-Marie Dumas (voir supra). Il ne se passe pas de semaine sans que les noms des morts d'Indochine soient lus au rapport !

Il embarque à Oran, le 5 juin 1949, sur le « S/S Maréchal Joffre ». Devenu transport de troupes, ses deux cheminées carrées et sa coque noire le rendent sévère. L'intérieur est plus confortable, du moins pour les officiers : Pierre Gontier voyage en 1<sup>ère</sup> classe. Médecin des Troupes métropolitaines, il découvre ce dont lui parlent avec nostalgie les « coloniaux » du bord : l'ambiance



Le Maréchal Joffre©Internet



Le Palmier en zinc. Musée des TDM Fréjus©M. Morillon



La Ligne d'Extrême-Orient©Internet

<sup>23</sup> Le contrat initial du légionnaire est de 5 ans.

« croisière » et les escales légendaires menant aux Colonies ! A Djibouti, « le " Joffre " mouille à distance du quai et le débarquement se fait à l'aide de barges en bois tractées par des canots à moteur ». Avec d'autres, il se ruine à moitié pour boire une bière à peine fraîche ou un pastis à l'eau douteuse au « Palmier en zinc », café-étape incontournable.

En plus de 3 semaines, des liens se créent avec les autres médecins et avec des officiers de Légion qu'il retrouvera par la suite. Fin juin 1949, ils débarquent à Saigon, ou plutôt ils mouillent au Cap Saint-Jacques, à l'entrée de la rivière de Saigon, vu le tonnage du navire. Au large comme à Djibouti !

Il a droit comme tout nouvel arrivant à la tournée des popotes, hiérarchiques, médicales, hospitalières, administratives... Les conseils des « régionaux » sont souvent nécessaires. Il a tout de même le temps de visiter Saigon et ses environs proches : la « Perle de l'Orient » mérite bien son nom.

Mais le voyage se poursuit vers le Tonkin et le II/5<sup>e</sup> REI, dont il devient le médecin-chef. Le 5<sup>e</sup> Étranger tient le secteur côtier entre Haiphong et la frontière de Chine.



5<sup>e</sup> REI (artisanal)  
©Internet

Médecin de garnison certes, mais surtout médecin de terrain il accompagne son bataillon dans la majorité des opérations. Au cours de l'année 1950, il est cité à deux reprises pour faits d'armes « le 3 juin 1950, près du tunnel de Na Cham<sup>24</sup> en évacuant sous le feu ajusté d'un fusil-mitrailleur rebelle, dont une rafale atteint sa voiture sanitaire, trois légionnaires qui venaient d'être blessés par la même arme » et « le 27 décembre 1950, [il] n'a pas cessé, malgré un feu très dense et très précis d'armes automatiques et de mortier, de donner des soins puis d'assurer le transport de nombreux blessés du bataillon ». Il se voit décerner la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec étoile d'argent et étoile de bronze.

Mais depuis quelques semaines Pierre Gontier est fatigué. Il est hospitalisé le 22 février 1951 à l'hôpital « Médecin lieutenant Ciaï » de Haiphong pour un bilan infectieux et parasitologique. Un traitement par antibiotiques et sulfamides est entrepris et poursuivi.

Le mardi 15 mars 1951 en début de soirée, alors qu'il est en consultation auprès du médecin qui le suit, il est mortellement blessé par un coup de feu accidentel. Il décède sous les yeux de son camarade. Il est 20h45. Il a 32 ans.

Le 17 mars 1951, une cérémonie religieuse a lieu en la chapelle de l'hôpital Ciaï en présence du médecin colonel Pierre Richet, directeur du service de santé de la zone opérationnelle du Tonkin venu d'Hanoi, du lieutenant-colonel Jean Thomas, commandant par



Hôpital Ciaï©Internet

<sup>24</sup> Tunnel sur la RC4, la Route coloniale N°4, entre Langson et That Khé (Haut-Tonkin).

intérim le 5<sup>e</sup> REI, de ses camarades médecins et légionnaires, de ses infirmiers et brancardiers.

Lors de l'inhumation qui suit au cimetière de la Conquête à Haiphong, le médecin colonel Richet fait son éloge funèbre. Évoquant une « *malchance aussi tragique qu'iméritee en son aveuglement* », il insiste sur ses « *qualités de cœur, de caractère et d'esprit* »... « *faisant de lui le type accompli du médecin militaire polyvalent* ». Il rappelle aussi son propre passage à Mon Cay en mars 1950 où il avait été reçu par Pierre Gontier et du « *repas à la popote du 2<sup>e</sup> Bataillon du 5<sup>e</sup> REI...* ».

Il conclut « *au nom de tout le Service de santé des forces armées en Extrême-Orient* » en venant se « *joindre au Commandement de la Légion et à [ses] chers camarades du 5<sup>e</sup> Étranger* » pour lui « *apporter [son] affliction profonde...* »<sup>25</sup>.

C'est à Sidi Bel Abbès que son épouse est informée du décès. Le choc est terrible malgré le soutien et la compassion affectueuse, en l'absence de sa famille, de la « famille » Légion.

Il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume avec attribution de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

En trois ans, la Maison-mère a perdu le médecin lieutenant Dumas et le médecin capitaine Gontier passés dans ses murs.

### **JEAN LOUP, médecin capitaine au II/3<sup>e</sup> REI Mort pour la France en captivité le lundi 30 juillet 1951 Des camps allemands aux camps vietminh...**

Médecin-chef du 2<sup>e</sup> Bataillon du 3<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie - le II/3<sup>e</sup> REI - le médecin lieutenant Loup est fait prisonnier le 18 septembre 1950 lors de la chute de Dong Khé. Ce poste-clé de la Haute région du Tonkin est situé entre Cao Bang au nord, Langson au sud et la frontière chinoise à l'est.

C'est le début de ce qui deviendra la bataille de la Route coloniale N° 4, le désastre de la RC4. C'est le début de son calvaire personnel...

Arrivé en Indochine il y a deux ans, il lui restait moins de six mois avant de rejoindre sa femme et son fils en Métropole.

Jean, David, Frédéric Loup est né le 23 juillet 1922 à Saint-Côme-et-Maruejols (Gard), à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Nîmes. Après son bac et une année de PCB<sup>26</sup>, il passe le concours d'entrée à l'École du service de santé « civil »<sup>27</sup> de Lyon en 1942.



École du Val de Grâce  
©Internet

Il poursuit ses études pendant la guerre et soutient sa thèse à Lyon en 1947 sur « *Les indications et résultats du traitement du cancer du plancher de la bouche d'après 236 observations* ».

Ayant choisi les Troupes métropolitaines plutôt que la « Coloniale », il passe le 1<sup>er</sup> semestre de l'année 1948 en stage à



J. Loup©ESA Lyon

<sup>25</sup> Éloge funèbre prononcée le 17 mars 1951 par le médecin colonel Richet.

<sup>26</sup> Certificat d'études physiques, chimiques et biologiques (PCB) nécessaire pour débiter les études de médecine.

<sup>27</sup> L'École du service de santé militaire avait été « civilisée » pendant la 2<sup>e</sup> Guerre.

l'École d'application du service de santé de l'armée de terre au Val-de-Grâce à Paris. Lors de l'amphi-garnison, il choisit l'Extrême-Orient, où il y a quelques postes pour les métros<sup>28</sup>. Il sait parfaitement que le mouvement nationaliste vietminh devient de plus en plus virulent.

Il embarque à Marseille le 4 septembre 1948 sur le « S/S Pasteur »<sup>29</sup>, laissant dans le Gard son épouse Eliane et son jeune fils.

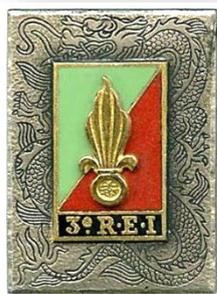
Médecin lieutenant, il voyage en 1<sup>ère</sup> classe. Il retrouve à bord 4 camarades sortant eux du «Pharo », l'École d'application du service de santé des Troupes coloniales à Marseille : Paul Hivert et Bernard Lagabrielle avec lesquels il était à Lyon, Arnaud de Jauréguiberry et Pierre Giudicelli<sup>30</sup> de la promo 1942 de Santé navale sortant de Bordeaux. La joyeuse bande des toubibs, officiers certes mais toujours un peu carabins, entretient l'ambiance à bord et se lie d'amitié avec les autres lieutenants.



Le Pasteur© Internet

Après les escales inoubliables qui mènent vers l'Indochine, ils arrivent à Saigon ou plutôt au Cap Saint-Jacques. Le paquebot ne pouvant remonter la Rivière de Saigon, les transbordements se font au mouillage forain. Un médecin de la Direction du service de santé monte à bord et leur apprend qu'ils sont tous désignés pour le Tonkin. Ils poursuivent donc le voyage et débarquent à Haiphong fin septembre, non sans avoir admiré malgré la brume coutumière en cette saison, les rochers vertigineux couverts de jungle de la sublime baie d'Along.

Ils prolongent ensemble leur voyage en train et c'est enfin, Hanoi, capitale du Tonkin, de l'Indochine du nord selon l'appellation militaire. Le cérémonial est bien rodé. Ils sont reçus par le Directeur du service de santé de l'Indochine du nord, le médecin colonel Xavier Sainz qui leur recommande d'aller se présenter à leurs anciens des hôpitaux, de l'Institut Pasteur, de la Pharmacie centrale et aussi aux médecins des unités. Contacts toujours utiles et riches en transfert d'expérience.



3° REI©Internet

Le 29 septembre 1948 Jean Loup est désigné pour servir au 3<sup>e</sup> REI stationné depuis un an à Cao Bang, sur la RC4. Il est très fier de rejoindre cette unité prestigieuse.

En charge du 2<sup>e</sup> Bataillon, il est tout de suite mis dans le bain : il suit son unité dans tous ses déplacements opérationnels. Et ils sont fréquents.

Il apprend que son camarade de promotion Roger Asquasciati, bien qu'ayant choisi la Coloniale, est affecté dans la Légion depuis le mois de juin 1948, au 3<sup>e</sup> Bataillon du 3<sup>e</sup> Étranger. Ils se croisent de temps en temps avec beaucoup de plaisir évoquant leurs souvenirs de la boîte...

Loup commence à bien connaître la Haute région : That Khé, Dong Khé, et les petits postes fortifiés intermédiaires de la RC4. entre Cao Bang et Langson, tenus pour certains par un bataillon, pour d'autres par une petite compagnie. Les unités de légionnaires et de tabors se succèdent dans ces garnisons perdues au

<sup>28</sup> Militaires des Troupes métropolitaines par opposition aux « Colos », ceux des Troupes coloniales.

<sup>29</sup> Steamer-ship qui assurera le transport de troupes vers l'Asie du sud-est à partir de 1945 et le rapatriement de très nombreux blessés.

<sup>30</sup> Giudicelli, Pierre. « Médecin de bataillon en Indochine. 1947-1951 » Ed. Albatros. 1991.

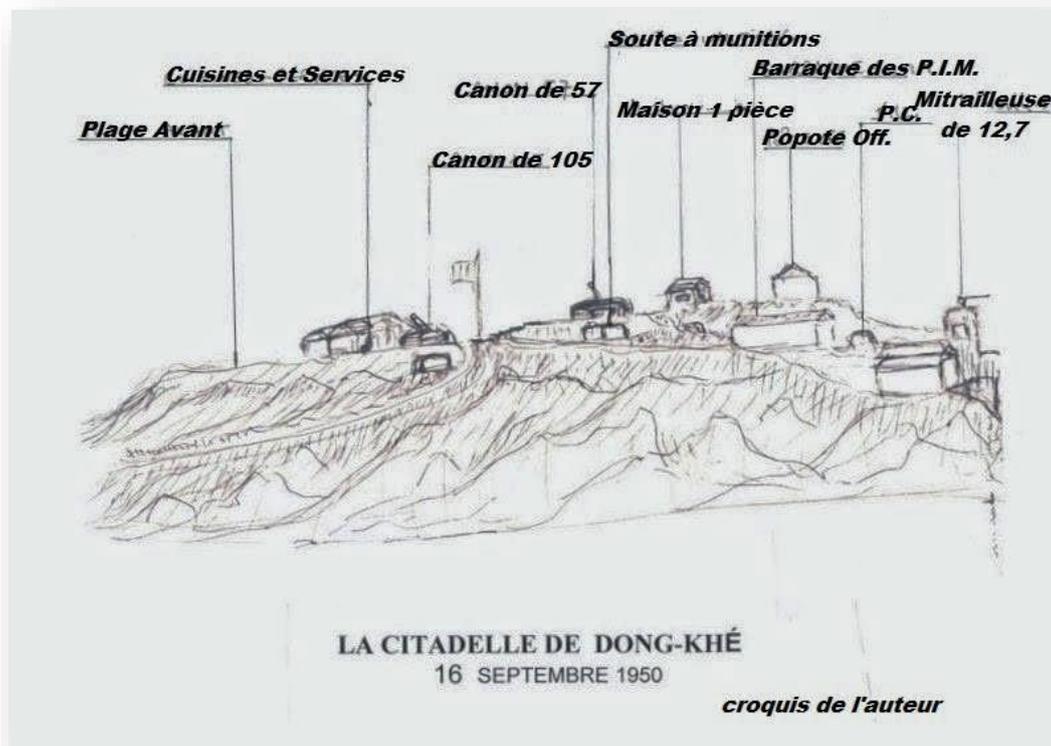
fond des vallées surplombées de pitons calcaires, accrochées sur les pistes abruptes au-dessus des gorges ou tenant des cols exposés.

Fin 1949, il est à That Khé où les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons du 3 cohabitent. Son camarade du « Pasteur », le médecin lieutenant Pierre Giudicelli de passage avec le 6<sup>e</sup> Groupe de spahis marocains à pied écrit :

*« Loup et moi partageons la même chambre assez sommaire (mais en dur) dans les restes de la petite citadelle de That-Khé »* et ajoute *« [qu'] une pièce de 105 [est] installée juste à côté de l'infirmerie du II/3<sup>e</sup> R.E.I., au grand mécontentement de Loup qui veut faire mettre une pancarte : "Hôpital. Silence" »*<sup>31</sup>.

En mai 1950, le poste de Dong Khé tombe aux mains des Viets puis est repris. Le 8<sup>e</sup> Tabor s'y installe.

Le 6 septembre 1950, les tabors sont relevés par 250 hommes des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies du II/3<sup>e</sup> REI. Le médecin lieutenant Loup les accompagne. Les premiers jours s'emploient à renforcer le dispositif défensif. Un donjon, la tour-réduit, surmonte le Poste.



Tiré de « L'espoir meurt en dernier ». B. Grué. Ed. Rocher 2014

Dix jours plus tard, au petit matin, le Vietminh déclenche une nouvelle et très violente offensive. Le combat est intense et après cinquante heures d'un combat se terminant au corps à corps, la citadelle de Dong Khé tombe le 18 septembre.

*« Le médecin lieutenant Loup est un des premiers blessés »*, mais bien qu'atteint au thorax, *« le médecin et les infirmiers ne cessent de donner des soins aux blessés qui affluent »*<sup>32</sup>.

*« Mais il est le seul médecin. Le poste est isolé et ses compagnons de combat comptent sur lui : beaucoup, sans doute, auront besoin de lui, car la bataille est*

<sup>31</sup> Ibid : Giudicelli, Pierre.

<sup>32</sup> Monnet. Magazine Képi Blanc. N° 189 Noël-Janvier 1963 .p 50-53.

rude. Sans se soucier de sa propre blessure, malgré sa fatigue, et son état, il prodigue ses soins aux 140 blessés du poste et cela jusqu'à épuisement. En effet, il a perdu connaissance lorsque, avec ses frères d'armes, il est fait prisonnier, le 18 septembre 1950 »<sup>33</sup>.

Le journal des marches et opérations du 3<sup>e</sup> Étranger résume :

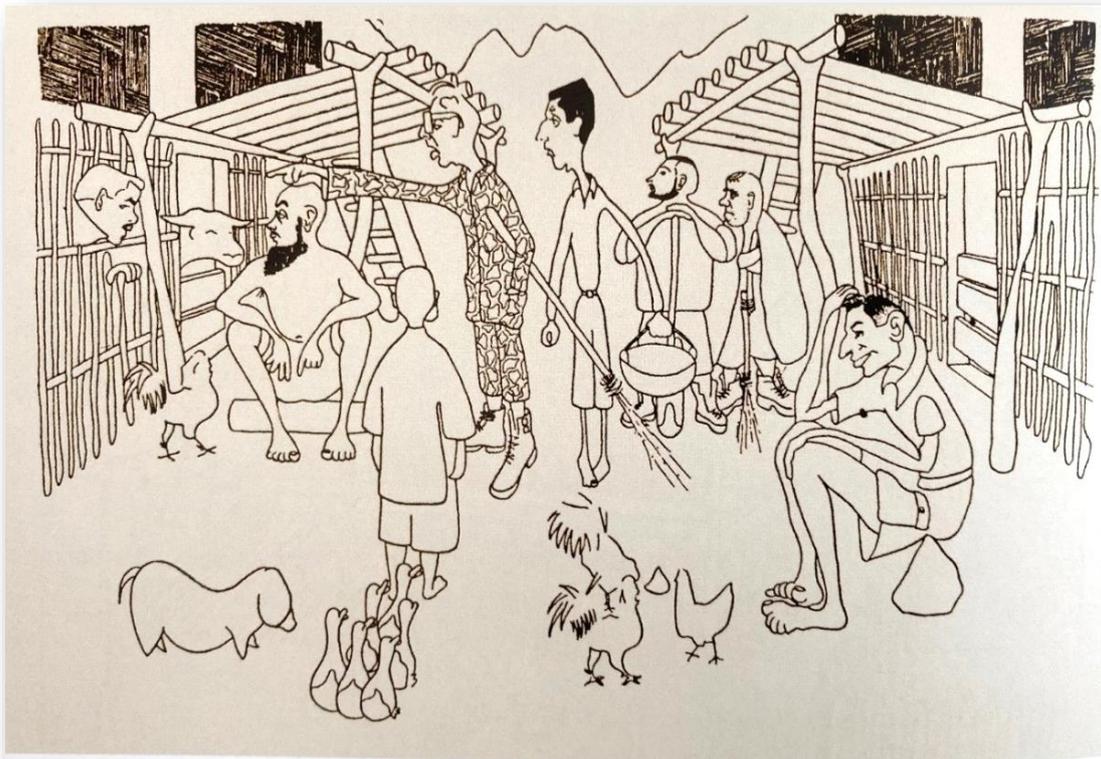
« La garnison de Dong Khé attaquée depuis le 16 septembre par des moyens extrêmement puissants, tombait le 18 septembre malgré l'admirable résistance des légionnaires du Bataillon. Sur 266 Gradés et légionnaires l'on compte 86 tués et 140 blessés. Très peu ont pu rejoindre That Khé ».

Fait prisonnier avec tous ses camarades, après plusieurs jours d'une errance épuisante, semblant tourner en rond, ils atteignent un camp où sont regroupés les officiers et les cadres qui sera connu sous le nom de « Camp N°1 ».

Détenu, il assure les soins des blessés et des prisonniers, aidé ensuite par ses camarades médecins faits prisonniers début octobre 1950 sur la RC4.

Le médecin capitaine Georges Armstrong du 3<sup>e</sup> BCCP<sup>34</sup> écrira à sa libération en septembre 1954 :

« À notre arrivée au camp (octobre 50), le médecin lieutenant Loup (fait prisonnier à Dong Khé en septembre 50) s'occupe de l'infirmerie. Il ne dispose que de quelques médicaments et jusqu'en décembre 50, restera en fonction »<sup>35</sup>.



Les médecins du camp N° 1 « croqués » par le Cne Jacques Vollaire du II/3<sup>e</sup> REI.

De gauche à droite : Guy Iéhlé, Jean Loup (avec la barbe) Pierre Pédoussaut (en tenue para, « peau de saucisson », Max Enjalbert, Georges Armstrong, Joseph Thomas-Duris, Jean Noirot. Dessin tiré du « Rapport sur l'activité du Méd. Cne Armstrong durant sa captivité... ». IndoEditions 2015.

<sup>33</sup> Extrait du de l'allocution prononcée le 13 mars 1957 par le médecin général Giraud, directeur de l'École du service de santé militaire à l'occasion du baptême de la promotion qui portera son nom.

<sup>34</sup> 3<sup>e</sup> Bataillon colonial de commandos parachutistes.

<sup>35</sup> Rapport sur l'activité du Méd. Cne Armstrong durant sa captivité. 1950-1954. Indo Editions 2015.

Jean Loup apprend avec beaucoup de tristesse la mort au combat le 7 octobre de son camarade de la promo 42, de son frère d'armes du III/3<sup>e</sup> REI, Roger Asquasciati. Lui a eu la chance de n'être « que blessé »...

Nommé médecin capitaine en captivité, son état se dégrade.

Il meurt le 30 juillet 1951 au camp N°1 de malnutrition, du bérubéri, du palu, d'amibiase et surtout d'une spirochétose<sup>36</sup>, dont il avait lui-même évoqué le diagnostic. Georges Armstrong écrit encore à propos de la spirochétose : « *Maladie mortelle contre laquelle nous n'avons également rien pu faire. L'évolution fut normale et nous avons assisté impuissants à la mort de nos deux camarades. Certes il fut demandé, mais sans aucun espoir, de la Pénicilline. Nous ne la reçûmes jamais* »<sup>37</sup>.

Le 23 juillet 1951 Loup n'avait pas été en état de fêter ses 29 ans !

Il est inhumé à proximité du camp, au lieu-dit Ban Viet dans l'arrondissement de Trùng Khanh Phu. Quatre de ses camarades de captivité l'y rejoindront.

Jean Loup sera promu Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume avec attribution de la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme.

La Promotion 1957 de l'École de Lyon honorera son nom en le prenant pour parrain.

Lors du baptême de la promotion « *Médecin capitaine Loup* », le 13 mars 1958, son épouse leur remettra le fanion aux couleurs de la Légion étrangère et son fils d'une dizaine d'années recevra sa Croix de guerre TOE.

Le nom de Jean Loup sera rappelé avec ceux de tous les « *Médecins des bataillons de la RC4* » lors du baptême, le 18 octobre 2003, de la promotion 2002 de l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron (Voir supra : Asquasciati).



Promotion Lyon 1957 © L. Aigle-L. Foglierini



Promotion Médecins de la RC4 Lyon 2002 © FM Grimaldi

## **JEAN GREMILLET, médecin commandant (TA)<sup>38</sup>**

**Ancien médecin-chef de la 13<sup>e</sup> DBLE**

**Mort pour la France le dimanche 13 juillet 1952**

***De la drôle de guerre à celle d'Indochine, en passant par le Petit Prytanée !***

Jean Gremillet est dans sa 45<sup>e</sup> année lorsqu'il débarque à Saïgon en mai 1951. Médecin des Troupes métropolitaines, c'est son premier séjour en Extrême-Orient : c'est en fait son premier séjour Outre-mer. Mais il a déjà une vraie expérience de la guerre !

<sup>36</sup> *Maladie infectieuse dont la forme ictéro-hémorragique non traitée est le plus souvent mortelle par insuffisance rénale aiguë et/ou par hémorragies massives.*

<sup>37</sup> *Ibid : Rapport Armstrong.*

<sup>38</sup> *TA : Au Tableau d'avancement. Il devait passer médecin lieutenant-colonel dans le courant de l'année 1952.*

Nommé médecin-chef de la 13<sup>e</sup> Demi-brigade de Légion étrangère, la 13<sup>e</sup> DBLE, la « 13 », il a quitté ce poste depuis quelques mois, lorsqu'il meurt le 13 juillet 1952 à la suite d'une embuscade.

Jean, Paul, Louis Gremillet naît le 23 novembre 1906 à Rambervillers, ville de 5000 habitants du nord du département des Vosges où son père, lieutenant au 17<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs à pied est affecté. Au gré des mutations, il découvre avec ses deux sœurs aînées, Geneviève et Marianne, les garnisons de l'Est de la France jusqu'en 1914. Il a 12 ans quand en 1918 la famille regroupée s'installe à Strasbourg où il passe son bac. « *Ce grand garçon mince et racé, aux yeux pétillants de malice* »<sup>39</sup> voulait faire médecine.

Nommé sur concours élève de l'École de santé militaire de Lyon en 1927, il est aussitôt détaché à Strasbourg où il poursuit ses études. Externe des hôpitaux, il soutient sa thèse le 18 décembre 1931 sur la « *Contribution au traitement général des infections septicémiques* ». Après son stage à l'École d'application du service de santé de l'armée de terre au Val-de-Grâce au cours du 1<sup>er</sup> semestre 1932, il est affecté à Metz à l'hôpital Plantières<sup>40</sup> puis au 39<sup>e</sup> Régiment d'artillerie. Il se marie en février 1933, mais le couple n'aura pas d'enfants. Promu médecin capitaine en 1936 et muté au 30<sup>e</sup> Dragons qui prend l'appellation de 8<sup>e</sup> Groupe de reconnaissance de corps d'armée en 1939, c'est avec cette unité qu'il entre en guerre. Il sera cité à l'ordre de la brigade en assurant « *à lui seul l'évacuation des blessés*



Jean & Gabrielle Gremillet  
©Famille Gremillet-Vilmain



Petit Prytanée  
Briançon@Internet

*d'une grande unité voisine sous le bombardement de l'aviation* ». Le 20 juin 1940 en soignant des cavaliers blessés, il est fait prisonnier à So-court, à quelques kilomètres à l'Est de Rambervillers où il était né 34 ans auparavant.

Il est maintenu en captivité un an. Au camp de Lunéville comme aux frontstalag de Langres, de Compiègne et de Besançon, il s'occupe de ses camarades plus avec ses qualités humaines qu'avec les moyens qu'il n'a pas, avant d'être libéré à Vesoul le 28 mai 1941.

Il est alors affecté au Centre d'hébergement des rapatriés de Belfort puis à l'hôpital Bégin à Saint-Mandé-Vincennes.

En septembre 1942 il est nommé médecin-chef du « Petit Prytanée national »<sup>41</sup>. Comme l'École du service de santé, le

<sup>39</sup> Allocution du médecin général inspecteur Boron lors du baptême de la promotion « Méd. cdt. Gremillet » le 27 avril 1967.

<sup>40</sup> Connu aussi sous le nom d'hôpital militaire Legouest.

<sup>41</sup> Le Prytanée national militaire, créé en 1604, a dû quitter La Flèche (Sarthe) après l'Armistice de 1940. Installé à Valence, les classes secondaires seront regroupées à Briançon en septembre 42 sous le nom de « Petit Prytanée ». Les classes préparatoires du « Grand Prytanée » resteront à

Prytanée a perdu le qualificatif de « militaire » et vient de s'installer à Briançon occupé par l'armée italienne puis allemande, dans l'ancienne caserne du 159<sup>e</sup> Régiment d'infanterie alpine. Jean Gremillet a la responsabilité des 450 élèves du secondaire. Secrètement il se rapproche du maquis des Hautes-Alpes qu'il rejoint, devenant pendant plusieurs mois le médecin des maquisards.



Petit Prytanée de Briançon : J. Gremillet au 1<sup>er</sup> rang 2<sup>e</sup> à partir de la gauche ©Internet

Promu médecin commandant en 1945, il est affecté successivement à Saumur, puis dans les Troupes d'occupation en Allemagne à Berlin. Partout il est estimé. Poursuivant sa carrière métropolitaine, Jean Gremillet revient à Strasbourg en 1949 comme médecin-chef du 152<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, le 15/2 surnommé aussi le « Régiment des Diables rouges ». Ses qualités en font un médecin particulièrement apprécié des familles. En somme une vie « ordinaire » de médecin militaire...

Mais il est attiré par l'Extrême-Orient. Il veut vivre et partager cette expérience avec ses camarades...

En février 1951, il se porte volontaire pour l'Asie du Sud-est car il voit « *tout le monde y fiche le camp et pour couronner l'édifice toi-même* » écrit-il à son neveu Philippe Vilmain. Très rapidement, il est enfin désigné.

Le 11 avril 1951, accoué au bastingage du « S/S Montbéliard », il est souriant en quittant les quais de La Joliette à Marseille, même s'il laisse à Strasbourg son épouse Gabrielle. Le confort de ce « Liberty-ship » cédé par les USA aux « Chargeurs réunis » est tout relatif, même s'il voyage en 1<sup>ère</sup> classe...

---

Valence avant leur retour dans la Sarthe. Réunies en 1945, ces deux entités redeviennent le Prytanée national militaire.



Jean Gremillet©SHD

Il va découvrir la « Ligne de l'Indochine », succession d'escalas dont tous maintenant parlent : les « colos » comme les « mètres »<sup>42</sup>. Ils mettent un mois avant d'arriver à Saigon le 12 mai 1951. Cela leur permet une accoutumance progressive au climat tropical qui les attend.

Comme le veut la tradition, mais surtout parce que cela a un réel intérêt relationnel, il fait le tour des popotes médicales de la grande ville de Cochinchine.

C'est seulement ensuite qu'il rejoint la « 13 » dans le secteur de Dau Tieng (Cochinchine) à une

soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Saigon. « La Phalange magnifique »<sup>43</sup>, plus jeune des unités de Légion, s'est illustrée à Narvik et à Bir Hakeim. Elle a déjà perdu deux de ses chefs : le premier, le lieutenant-colonel Dimitri Amilakvari en 1942 à El Alamein en Egypte ; le second, le lieutenant-colonel Gabriel Brunet de Sairigné en mars 1948, dans le secteur de Dalat en Annam<sup>44</sup>.

Bien accueilli à la popote des officiers supérieurs, Jean Gremillet participe chaque fois qu'il le peut aux opérations, remplaçant les médecins des bataillons, s'attirant le respect amical et respectueux des jeunes légionnaires.

Malheureusement, en fin d'année 51, il ne peut refuser son ordre de mutation. Il a cependant eu le temps de se forger de solides amitiés en s'étant vite intégré à cette unité prestigieuse. Il va assurer à Biên Hoa (Cochinchine), les fonctions de médecin-chef du secteur et « *la chefferie d'un important hôpital de campagne où se trouvait une situation difficile à redresser dans tous les domaines (organisation, traitement, personnel)* »<sup>45</sup>.

Pensant à « Gaby », son épouse, il positive en envisageant un séjour dorénavant moins dangereux ! Et puis il a été inscrit au tableau d'avancement pour le grade de médecin lieutenant-colonel en décembre 1951. Il remplira donc sa nouvelle mission avec « Honneur et Fidélité », comme un vrai légionnaire !

Il s'emploie au cours du 1<sup>er</sup> semestre 1952 à réorganiser l'hôpital de Bien Hoa à sa main. La responsabilité du secteur nécessite aussi l'inspection des infirmeries des unités alentour. Ces rencontres avec les jeunes médecins et les infirmiers sont toujours riches et lui apportent beaucoup.

Le 9 juillet 1952, le médecin colonel Dumas, directeur du service de santé des troupes françaises d'Indochine du Sud, écrira que « *cet officier excellent [m'] a rendu de très grands services en redressant rapidement une situation précaire. Sa réussite a été totale dans tous les domaines, technicité, organisation, administration* »<sup>46</sup>.

Le samedi 12 juillet 1952 dans la soirée, au retour d'une courte sortie, Jean Gremillet rentre vers Biên Hoa. La nuit est tombée et le Dodge 4x4 dans lequel il a pris place avec 5 autres militaires roule sur la piste sombre bordée par une végétation épaisse.



13<sup>e</sup> DBLE©Grimaldi

<sup>42</sup> Soldats des Troupes coloniales et métropolitaines.

<sup>43</sup> Appellation de tradition de la 13<sup>e</sup> DBLE.

<sup>44</sup> Le 13 mars 1954, le lieutenant-colonel Gaucher, commandant la 13, sera tué à Diên Biên Phu.

<sup>45</sup> Appréciation en janvier 1952 du médecin colonel Dumas.

<sup>46</sup> Notation rédigée par le médecin colonel Dumas.

L'obscurité est totale hors du faisceau des phares. Il est assis à l'arrière, sur la banquette, en face de Philippe Vilmain, son neveu maréchal des logis au 5<sup>e</sup> Régiment de spahis marocains qui doit fêter son 22<sup>e</sup> anniversaire dans quelques jours. Il le considère un peu comme le fils qu'il n'a pas eu et l'a retrouvé avec joie dans ce même secteur il y a quelques mois. Il veille sur lui. Le médecin commandant n'a pas exigé le siège à côté du conducteur, pourtant plus confortable, qu'il aurait pu avoir. Il préfère être dans la caisse avec Philippe.

Il est environ 22h30 lorsqu'ils tombent dans une embuscade. Ils sont tous les deux immédiatement touchés par la même rafale d'arme automatique en même temps que le caporal-chef Jean Richard. Puis les rebelles s'évanouissent dans la nuit. Secourus, ils sont évacués vers Biên Hoa : vers son hôpital !

Présentant une plaie transfixiante gravissime lombo-abdomino-thoracique gauche et une plaie du bras gauche, le médecin est le plus grièvement atteint. Évacué rapidement vers l'hôpital « Médecin commandant Le Flem » de Saigon à une trentaine de



Hôpital Médecin Commandant Le Flem - Saigon©Internet

kilomètres seulement, il est admis vers 1h45 du matin. Il est opéré à 3h. Trois chirurgiens s'empres- sent autour de lui : le médecin capi- taine Pierre Nosny<sup>47</sup> (Lyon 1937), chirurgien des hôpitaux colo- niaux, de garde cette nuit-là, le chef du service de chirurgie, le méde- cin commandant Fabre, surnommé

par tous, à son insu mais affectueusement et respectueusement, « le Père Fabre », qui a été averti et qui exceptionnellement est venu et le tout jeune médecin lieutenant Gérard Rougerie<sup>48</sup> (Bordeaux 1946) qui vient d'arriver en Indochine. Il est en stage chirurgical intensif avant de prendre la 1<sup>ère</sup> ACP, la 1<sup>ère</sup> antenne chirurgicale parachu- tiste. Les lésions pluri-viscérales sont majeures et, malgré l'intervention en urgence, Jean Gremillet meurt peu de temps après sa sortie du bloc, le dimanche 13 juillet 1952 à 8h25. Il a 45 ans et est plus âgé que la moyenne des médecins affectés en Asie du sud-est.

Le lendemain, les festivités du 14 juillet prévues à l'hôpital sont endeuillées par son décès.

Ses obsèques ont lieu le 15 juillet à 10h30 en présence de « son personnel de l'Infir- merie-hôpital de Biên Hoa, de tous ses camarades, de nombreux officiers de la garni- son et du médecin général, directeur du service de santé des Forces terrestres

<sup>47</sup> Futur agrégé de chirurgie, futur médecin général inspecteur et directeur de l'École du Val-de-Grâce, futur membre de l'Académie...

<sup>48</sup> Chirurgien chef de la 1<sup>ère</sup> ACP, il sautera sur Diên Biên Phu le 20 novembre 1953.

*d'Extrême-Orient* »<sup>49</sup>. Après l'absoute en la chapelle de l'hôpital Grall<sup>50</sup>, les Honneurs militaires lui sont rendus lors de son inhumation au cimetière européen de la rue de Massiges.

Le 17 juillet, son neveu sérieusement atteint à la cuisse gauche, au thorax et au bras droit est transféré de l'hôpital de Biên Hoa vers l'hôpital Le Flem à Saigon. Il y séjournera jusqu'au 27 juillet 1952 avant son rapatriement sanitaire par voie aérienne vers la Métropole et son hospitalisation au Val-de-Grâce. Il sera réformé et pensionné.

Le caporal-chef Richard, plus légèrement blessé, sera pris en charge à Biên Hoa jusqu'au 24 juillet avant de retrouver son unité.

Le corps de Jean Gremillet est rapatrié en France début 1953.

Titulaire de la Médaille coloniale avec agrafe « Extrême-Orient », il lui sera décerné à titre posthume la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur avec citation à l'ordre de l'armée et attribution de la Croix de guerre des TOE avec palme.

Le 16 janvier un service religieux est célébré en l'église Sainte-Libaire de Rambervillers par l'abbé Jean Burtschell. Puis le cercueil, recouvert du drapeau tricolore et portant son képi de médecin commandant et ses décorations, est déposé sur un Dodge identique à celui de l'embuscade... La cérémonie de réinhumation a lieu au cimetière communal devant ses parents, son neveu Philippe Vilmain et toute sa famille.



Obsèques de Jean Gremillet © Famille Gremillet-Vilmain

Son épouse en convales-

cence à Briancçon n'a pu être présente. De très nombreuses autorités civiles et militaires, dont le général de corps d'armée André Zeller, gouverneur militaire de Metz, le médecin général Henri Rolling (Lyon 1920), directeur du service de santé de la 6<sup>e</sup> Région militaire et plusieurs délégations d'associations patriotiques et leurs drapeaux, ont fait le déplacement malgré le froid et la neige.

L'émotion est grande dans cette petite ville qui a aussi perdu il y a quelques mois le capitaine de l'armée de l'air Pierre Fleurence, abattu en Indochine dans son avion.

Quinze ans après sa mort, le nom du « *Médecin commandant Gremillet* » est choisi comme parrain de la promotion 1966 d'élèves-officiers de l'École de santé de Lyon. Le samedi 22 avril 1967, le fanion « Vert et Rouge » brodé à son nom est remis à « ma » promotion par Philippe Vilmain, son neveu qui était à ses côtés le jour de sa blessure mortelle. Bien qu'étant « Hors-Légion » à sa mort, le médecin commandant Gremillet a été rattaché à la Légion et à la 13<sup>e</sup> DBLE.

<sup>49</sup> Lettre du 16 juillet 1952 du médecin colonel Delage, médecin-chef de l'hôpital Le Flem, au père de Jean Gremillet.

<sup>50</sup> Principal et plus ancien hôpital de Saigon.

L'allocution d'éloge est prononcée avec beaucoup d'émotion par son camarade de promotion René Boron, devenu chirurgien en Indochine, médecin général inspecteur puis directeur de l'École du service de santé militaire de Lyon. Son exemple obligera ces jeunes Santards<sup>51</sup> de la promotion 66 dont je suis, qui avions entre 17 et 20 ans...



Lyon 22 avril 1967. Remise du fanion à la promotion 1966 par Philippe Vilmain © Famille Gremillet-Vilmain



Promotion Lyon 1966 © Grimaldi



Insigne de la promotion Jean Gremillet © Grimaldi

**JACQUES NICOLAS, médecin de 1<sup>ère</sup> classe de la Marine (capitaine)  
Médecin-chef du II/5<sup>e</sup> REI  
Mort pour la France le mardi 2 mars 1954<sup>52</sup>  
Du confort de la « Royale » à la rusticité des légionnaires...**

« Mais que diable allait-il faire dans cette galère ? »<sup>53</sup>.

Combien de fois le père de Jacques Nicolas, s'est-il répété cette phrase, en apprenant la mort de son fils survenue dans la nuit du 2 au 3 mars 1954, dans le delta du Fleuve rouge au Tonkin ?

Médecin major d'un bâtiment de la Marine à Haiphong, poste sans risques, Jacques avait demandé à servir dans une unité opérationnelle de l'armée de terre...

Et pourtant, son père avait compris ce choix ! Le médecin colonel des Troupes coloniales en retraite Julien Nicolas est lui-même un ancien de Santé navale.

C'est le 29 août 1927 que Jacques, Yves, Jean Nicolas naît à Saligos, village des Hautes-Pyrénées, au sud de Lourdes, d'où est originaire sa mère Pauline. Son père, entré en 1922 à l'École principale du service de santé de la marine et des colonies de Bordeaux, vient juste de terminer son stage à l'École d'application du service de santé des Troupes coloniales au Pharo à Marseille. Il attend son 1<sup>er</sup> poste.



Jacques Nicolas Elève à Santé navale © Légion étrangère

<sup>51</sup> Élèves de l'École du service de santé militaire de Lyon.

<sup>52</sup> Probablement dans la nuit du 2 au 3 mars 1954. Il est noté 3 mars 1954 sur plusieurs documents.

<sup>53</sup> Les Fourberies de Scapin - Molière acte II, scène 7.

Jacques connaît une enfance de fils de médecin militaire au gré des mutations de son père en France et Outre-mer. Cette vie lui convenant, il envisage de la faire sienne et après une année à l'École annexe de Toulon, il réussit au concours de Santé navale en 1946.

Il poursuit ses études à Bordeaux jusqu'à sa thèse qu'il soutient le 13 juillet 1951. Plus attiré par la mer que par l'Outre-mer, et ayant fait un stage au Groupe d'études et de recherches sous-marines à Toulon, elle traite des « *Considérations sur la physiopathologie de la plongée en scaphandre autonome à circuit ouvert (jusqu'à des profondeurs de 60 m)* », sujet mis à la mode par Jacques-Yves Cousteau.



École d'application Marine@Internet

Contrairement à son père qui avait opté pour la Coloniale, Jacques choisit la « Royale », la Marine, et effectue son stage d'application à Toulon en 1952.

A l'issue du concours de sortie, dans l'amphi-garnison, il fait le choix de l'Indochine où résident maintenant sa famille. Son père, qui a quitté le service actif il y a quelques années au grade

de médecin colonel, est installé à Hanoi.

Débarquant à Saïgon en juillet 1952, et après les présentations d'usage, le médecin de 2<sup>e</sup> classe de la Marine [médecin lieutenant] Jacques Nicolas est désigné pour être le médecin-major du « Vulcain ». Cédé par l'US Navy à la Marine nationale en 1951, ce bâtiment de débarquement devenu navire-atelier était à Guam en 44 et à Iwo Jima en 45. Il est maintenant stationné dans le port de Haiphong effectuant les réparations au profit des bâtiments de la marine du Tonkin. Ses parents sont doublement heureux : d'une part de le voir si proche d'eux, même s'il



J. Nicolas, médecin de 2<sup>e</sup> classe (lieutenant)@ASNOM



@Internet



Le Vulcain@Internet



@Internet



J. Nicolas, médecin de 2<sup>e</sup> classe (lieutenant)@ASNOM

ne viendra pas régulièrement à Hanoi mais surtout de le savoir dans une unité non combattante. En outre, sa sœur, religieuse-infirmière dans une léproserie, est aussi en Indochine. La famille est réunie !

Jacques a pourtant des regrets quand il entend ses camarades de promo biffins, médecins de bataillons d'infanterie ou paras, raconter leurs campagnes. C'est aussi le cas des chirurgiens d'antenne, comme son camarade, Gérard

Rougerie<sup>54</sup>, qui est patron de la 1<sup>ère</sup> Antenne chirurgicale parachutiste ou de Paul Arighi de la 45. Il les envie. « *Ils font leur boulot, ils font ce pourquoi ils ont été formés...* » pense-t-il.

Il s'en ouvre à sa hiérarchie. Il est volontaire pour quitter le cocon de la Marine nationale et goûter à la rusticité des fantassins.

Il est particulièrement fier lorsqu'il apprend au cours du 2<sup>e</sup> semestre 1953 son détachement comme médecin-chef du 2<sup>e</sup> Bataillon du 5<sup>e</sup> Régiment étranger d'infanterie, stationné au Tonkin depuis 1949. Servir dans une unité de Légion lui semblait tellement improbable !

Grâce à ses capacités d'adaptation, il s'intègre sans difficulté auprès de ses camarades lieutenants comme des autres cadres du bataillon. Certes, il dénote un peu sur les rangs lors des prises d'armes, avec sa casquette blanche aux côtés des képis blancs des légionnaires de l'infirmerie ; certes, il est surpris lorsque ceux-ci lui donnent du « A vos ordres mon lieutenant » à chaque phrase, lui qui s'était habitué à « Monsieur le médecin... » ; mais c'est le « job » qu'il veut faire et il le fait bien. Il apprend vite le rituel... et les chants Légion !

Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons du 5<sup>e</sup> Étranger sont de tous les combats dans le delta du Fleuve rouge, au sud d'Hanoi. Très rapidement il côtoie blessés et morts.

Le 23 décembre 1953, il est lui-même blessé superficiellement à la cuisse droite par éclats. Pris en charge par le médecin lieutenant Jean-Pierre Thomas<sup>55</sup> (Lyon 1945), chirurgien de l'antenne chirurgicale mobile N° 21 déployé à Thaï Binh, il refuse sa convalescence et reprend immédiatement sa place auprès de ses frères d'armes<sup>56</sup>.

Il est présent le lendemain 24, pour partager avec eux ce moment de Paix et de fraternité sans barrière qu'est la veillée de Noël. Fête traditionnelle de la Légion, la messe est célébrée par l'aumônier du secteur, le repas est un peu amélioré, le cadeau modeste, les chants virils entonnés à pleine voix. Cette nuit-là au sud-Tonkin, elle permet à chacun de se remémorer sa famille à travers sa nouvelle famille. « *Legio patria nostra* » est leur devise ; « *Legio familia nostra* » est tout aussi vrai ! Moments de nostalgie et d'émotion. Chaque légionnaire y participe « *quelle que soit sa nationalité, sa race, sa religion* »<sup>57</sup>. Le toubib devient encore un peu plus « confident, confesseur ».

L'intégration de Jacques Nicolas est telle que le 4 janvier 1954, le lieutenant-colonel Jean Raberin, chef de corps du 5<sup>e</sup> Étranger le « *nomme à l'emploi de 1<sup>ère</sup> classe honoraire* » de la Légion étrangère avec le matricule 73083. Distinction exceptionnelle pour un officier servant à la Légion. Lui, que tout le monde surnomme affectueusement « le marin », est particulièrement honoré de rentrer officiellement dans la famille légionnaire. Mais tous ont apprécié son choix et son courage de venir combattre à leurs côtés dans la boue des rizières et la poussière des pistes et des calcaires. Venant de passer médecin de 1<sup>ère</sup> classe, il arbore à la fois ses galons de capitaine et celui de 1<sup>ère</sup> classe de la Légion !



5<sup>e</sup> REI@Internet



Galons 1<sup>ère</sup> classe honoraire@Indicatif Clochette

<sup>54</sup> G. Rougerie sera parachuté avec la 1<sup>ère</sup> ACP le 20 novembre 1953 sur Diên Biên Phu (Opération Castor).

<sup>55</sup> Futur agrégé de chirurgie du Val-de-Grâce, Inspecteur général du service de santé des armées.

<sup>56</sup> Forissier, Régis. *Le Service de santé au cours de la guerre d'Indochine (1945-1954)*. Médecine & armées 1991, 19, 7, p517-535. Témoignage du médecin lieutenant Thomas.

<sup>57</sup> Code d'honneur du légionnaire. Article 2.

Les actions se succèdent dans le delta.

Le mardi 2 mars 1954, une importante opération de ratissage est déclenchée à Trung-Thon dans le secteur de Nam Dinh, à moins de 100 km au sud d'Hanoi. Arrivant à la lisière du village d'An-Liem tenu par les rebelles, un très violent accrochage se produit. En fin de journée, se portant au secours de légionnaires blessés, il est lui-même frappé d'une balle en pleine poitrine.

Sa citation à l'ordre de l'armée de mer précise que « *le 2 mars à Trung-Thon, [il] a eu en quelques instants une centaine de blessés à secourir. Se portant jusqu'aux lisières du village tenu par les rebelles, il va lui-même ramasser les blessés, leur donner sur place les soins d'urgence sous le feu des armes automatiques et des mortiers, puis les dirige vers l'arrière. Mortellement atteint d'une balle en relevant un officier blessé et n'ayant aucune illusion sur son état, il continue à donner calmement des instructions à ses infirmiers et meurt avant d'arriver au poste de secours* »<sup>58</sup>.

Lors de ces combats des 2 et 3 mars 1954, le 2<sup>e</sup> Bataillon du 5 comptera 27 tués<sup>59</sup>... Son corps et ceux de ses camarades sont ramenés à l'hôpital « Médecin capitaine Asquasciati »<sup>60</sup> de Nam Dinh où une chapelle ardente est établie. Debout au garde à vous de part et d'autre de son cercueil, ses camarades lieutenants ou capitaines et les personnels de l'infirmerie se succèdent pour le veiller toute la nuit. Des légionnaires en font autant auprès de leurs camarades. Après la cérémonie religieuse et les honneurs militaires, ils sont tous inhumés au cimetière de Nam Dinh.

A Bordeaux qu'il avait quitté en 1951, beaucoup le connaissent.

« *Le mardi 9 mars 1954, à l'École de santé navale, un service funèbre a été chanté devant l'Etat-Major, quelques Anciens et de très nombreux élèves, pour le repos de l'âme de Jacques Nicolas. Que son père, le Docteur Nicolas, médecin colonel en retraite des Troupes coloniales et sa famille, résidant actuellement à Hanoi, reçoivent les condoléances respectueuses et profondément émues des lecteurs de "Notre Lettre" et spécialement des camarades de son fils* »<sup>61</sup>.

Cité à titre posthume à l'ordre de l'armée de mer avec attribution de la Croix de guerre des théâtres d'opération extérieurs avec palme, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur. Il a 26 ans.

Au printemps 1955, la promotion de Bordeaux entrée en septembre 1954 reçoit le nom de Jacques Nicolas. Le baptême se déroule dans la cour de l'École en présence des autorités civiles, militaires et universitaires, de nombreux anciens de l'École et de plusieurs de ses camarades de promotion.

Sa dépouille est ramenée en Métropole fin juin 1955. Une cérémonie de réinhumation a lieu le 8 juillet 1955 au Carré militaire du



Promotion Santé navale 1954 ©Aigle-Fogliolini

<sup>58</sup> Citation à titre posthume avec attribution de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre TOE.

<sup>59</sup> Source : Site Mémoire des Hommes. SGA, Ministère des armées.

<sup>60</sup> Du nom du médecin capitaine du III/3<sup>e</sup> REI, tué sur la RC4 le 7 octobre 1950 (voir supra).

<sup>61</sup> Extrait de « Notre lettre » N°1-1954. Bulletin de l'aumônerie catholique de Santé navale.

cimetière communal de Caucade sur les hauteurs de Nice, où il repose. Une délégation d'élèves de la promotion « *Médecin de 1<sup>ère</sup> classe de la Marine Jacques Nicolas* » est présente avec son fanion ainsi que les autorités militaires et des représentants des associations patriotiques et leurs drapeaux.

Médecin de Marine, Jacques Nicolas avait choisi d'accompagner au combat ses frères d'armes de l'armée de terre. Au contact des légionnaires, il avait vite compris que « *la mission est sacrée* ». Il a accompli la sienne jusqu'au bout.



Tombe de J. Nicolas © J. Galichon

**LEON STAERMAN<sup>62</sup>, médecin capitaine au I/13<sup>e</sup> D.B.L.E.<sup>63</sup>  
Mort pour la France entre fin juillet et début août 1954  
*Un médecin civil parisien d'origine roumaine tué à Diên Biên Phu !***

Comment un médecin civil, né en Roumanie, a pu terminer sa vie en 1954 au Nord-Tonkin après la chute de Diên Biên Phu ?

Léon Staerman est né à Iassy le 4 novembre 1911. Cette ville du nord-est du Royaume de Roumanie, où vit une importante communauté juive, est située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de la frontière de la Russie impériale ou plus précisément de la Bessarabie, l'actuelle Moldavie.

Rapidement, son père David et sa mère Etty émigrent vers la France et c'est à Paris que Léon passe son enfance. Intelligent, le jeune roumain y entreprend sa médecine. Étudiant, il découvre le bridge correspondant bien à son esprit de compétition en équipe. Le sujet de la thèse qu'il soutient à Paris en 1936 porte sur la « *Contribution à l'étude du traitement chirurgical du goitre simple et de ses récidives* ».



Peloton EOR du  
Val-de-Grâce  
©Internet

Naturalisé Français le 18 février 1937, il doit alors effectuer son service militaire dans son pays d'adoption. Il a 27 ans lorsqu'il est incorporé en octobre 1938 pour une durée de 2 ans. Juste avant, le 13 août, il s'est marié avec Jeanne Gaillard, à Montauban d'où la jeune femme est originaire.

Dès novembre 1938, il suit le peloton d'élève-officier de réserve au Val-de-Grâce à Paris. Médecin auxiliaire à la fin du stage en janvier 1939, il choisit le 11<sup>e</sup> Régiment d'artillerie à Vernon dans l'Eure. Il est toujours sous les drapeaux à la déclaration de guerre le 3 septembre 1939. Affecté à l'hôpital du Plessis-Robinson en juin 1940, il se replie avec son unité sur Montauban où il est démobilisé en août 40.

<sup>62</sup> Parfois orthographié Sterman.

<sup>63</sup> 1<sup>er</sup> Bataillon de la 13<sup>e</sup> Demi-brigade de Légion étrangère

Revenu à Paris, il ouvre un cabinet de médecine générale réussissant à échapper par miracle à la déportation entre 1941 et 1945.

Réincorporé en mai 45 au Centre de libération de Versailles avec le grade de médecin sous-lieutenant, puis de médecin lieutenant de réserve, il est démobilisé le 31 août 1945.

C'est en octobre 1952 qu'il s'engage dans l'armée au titre de l'Extrême-Orient. Il a 41 ans et signe un contrat de 18 mois comme médecin du Corps auxiliaire des forces armées en Extrême-Orient, le CAFAEO. Avec son ancienneté, il est d'emblée assimilé au grade de médecin capitaine. Ce statut particulier, bien utile pour le recrutement de personnel soignant dont le service de santé manque singulièrement, est peu apprécié des médecins d'active. Ils voient arriver avec des galons de lieutenant et souvent de capitaine des médecins sans réelle expérience du milieu militaire. Et ceux-ci sont affectés dans les infirmeries ou les hôpitaux. Rares sont ceux qui demandent à servir en unité combattante. C'est pourtant le cas de Léon Staerman.



Léon Staerman©SHD

Il embarque le 10 novembre 1952 à Marseille sur le « S/S La Marseillaise »<sup>64</sup>. C'est à l'époque le plus luxueux des paquebots des Messageries Maritimes. Comme beaucoup de ses prédécesseurs, Staerman découvre l'Égypte, le Moyen puis l'Extrême-Orient. Il apprécie la vie à bord, d'autant que « *par son charme et son confort, "La Marseillaise" est parfaitement adaptée à son rôle de long-courrier d'Extrême-Orient, avec ses larges ponts et coursives et surtout son vaste arrière où la vie de plein-air se concentre autour de la piscine* »<sup>65</sup>. C'est là, ou le soir au salon de bridge des 1<sup>ères</sup> aux murs décorés de laques, qu'il se fait de nombreuses relations parmi les officiers. Il n'a aucun mal, ayant été sélectionné en équipe de France de bridge<sup>66</sup>. Il sympathise aussi, malgré leurs 16 années de différence, avec le médecin lieutenant Henri Prémillieu (Lyon 1945)



Messageries maritimes  
©Internet

qui témoigne : « *Nous nous [sommes] connus sur le bateau qui, venant de Métropole, nous emmenait en Indochine. Il avait joué au bridge et gagné durant toute la traversée. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi il était parmi nous et il ne m'en a jamais parlé* »<sup>67</sup>. L'ambiance du



Laque du salon de bridge des 1<sup>ères</sup>©Internet

<sup>64</sup> Ce steamer-ship (S/S) sera réquisitionné en novembre 1956 et transformé en navire-hôpital lors de la crise de Suez.

<sup>65</sup> Delage, Edmond. Le Monde. 5 juillet 1949.

<sup>66</sup> Verdaguer, Sauveur. Médecin de bataillon à Diên Biên Phu (1953-1954). Témoignage autobiographique. 1999. <http://aaap13.fr/asso/documentation/VERDAGUERrecitDBP.pdf>

<sup>67</sup> Accoce, Pierre. Médecins à Diên Biên Phu. Presse de la cité 1992.



« La Marseillaise » remontant la rivière de Saigon  
©Internet

bord est détendue : ils n'imaginent pas se retrouver tous les deux à Diên Biên Phu un an plus tard... Plus rapide que les autres navires, ils ne mettent que 18 jours pour gagner l'Indochine. Après la remontée de la rivière de Saigon, ils accostent le 28 novembre 1952.

Il passe une quinzaine de jours dans la capitale du Sud avant d'être nommé le 18 décembre 1952, médecin-chef du 3<sup>e</sup> Bataillon du 22<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale, le III/22<sup>e</sup> RIC. Avec

cette unité, il participe à plusieurs opérations et est rapidement cité à l'ordre du régiment. Il reçoit la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec étoile de bronze pour son « *courage, calme et sang-froid* » au combat.

Comme souvent, ces affectations sont brèves. Moins d'un mois plus tard, en janvier 1953, il prend les fonctions de médecin-chef du 3<sup>e</sup> Bataillon du 10<sup>e</sup> Régiment d'artillerie coloniale et du sous-secteur d'Hoc Mon au nord de Saigon. En août 1953, il se voit décerner la Médaille commémorative de la Campagne d'Indochine et la Médaille coloniale avec agrafe Extrême-Orient.



10<sup>e</sup> RAC  
©Internet



13<sup>e</sup> BDLE  
©Internet

A nouveau muté, il doit rejoindre en septembre 1953 le 1<sup>er</sup> Bataillon de la 13<sup>e</sup> Demi-brigade de Légion étrangère, le I/13<sup>e</sup> D.B.L.E. comme médecin-chef. Deux mois plus tard, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> Bataillons de la 13 font mouvement vers le Tonkin puis en décembre 1953 vers la Base aéroterrestre de Diên Biên Phu.

Les bataillons s'installent sur des points d'appui (P.A.), ces centres de résistance portant des prénoms féminins : le 1<sup>er</sup> sur le PA « Claudine » et le 3<sup>e</sup> sur « Béatrice ».

Il retrouve sur place le médecin capitaine d'active des Troupes coloniales Maurice Rives (Bordeaux 1942), qui, bien que d'une dizaine d'années son cadet, est le médecin-chef de la 13, et le médecin lieutenant Jacques Leude (Lyon 1947), son alter ego au 3<sup>e</sup> Bataillon.

La vie de camp s'organise avec, pour les médecins, l'installation de leurs postes de secours enterrés mais vulnérables. Ils ne résisteront pas aux obus de 105mm des canons ou de 120mm des mortiers ennemis.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1954, le médecin lieutenant Jean Thuriès (Lyon 1945), chirurgien de l'antenne chirurgicale mobile N° 29 arrivée le 16 décembre, propose à l'ensemble des médecins du camp retranché de venir boire un pot au PC.

« Rives, bien entendu, est aussi de la partie ainsi que Staerman de la Légion, sur Claudine : nul ne connaît vraiment les motivations qui ont poussé ce médecin sous contrat à s'engager dans l'armée. Il vient presque chaque jour se mettre à ma disposition à l'antenne, et s'il y a des blessés à évacuer, il est

*aussitôt là. C'est réconfortant... Nous levons nos verres à l'amitié, à la confraternité »<sup>68</sup>.*

Le 20 février, Pierre Le Damany (Bordeaux 1943), jeune médecin capitaine, succède à Rives rappelé à la Direction du service de santé à Hanoi.

Le temps s'écoule, rythmé par des opérations « d'aération », de reconnaissance autour du camp, destinées à tester un adversaire insaisissable. Ce dernier tente de rares assauts brefs et ponctuels sur les postes périphériques.

Jusqu'au 13 mars 1954 à 17h30 !

Ce jour-là, tout change !

Les Viets pilonnent et attaquent.

La Bataille de Diên Biên Phu débute : elle durera 55 jours et 55 nuits...



*Lt col Gaucher©Internet*

Ce 1<sup>er</sup> soir, les tirs d'artillerie se focalisent sur « Béatrice » tenue par le I/13<sup>e</sup> D.B.L.E. Malgré une résistance admirable, ce P.A. tombe vers minuit. Le lieutenant-colonel Gaucher, chef de corps de la 13, huit officiers et plus d'une cinquantaine de légionnaires sont tués. Les survivants, dont le médecin lieutenant Leude, sont faits prisonniers. Ce point de résistance n'a tenu que quelques heures laissant rapidement craindre le pire pour la suite ! Le lendemain 14 mars vers 9h, une trêve ayant été signée avec l'adversaire, une mission humanitaire se rend sur « Béatrice » pour récupérer les morts et relever les blessés. « *En tête du convoi se trouvaient les quatre véhicules de l'équipe médicale*

*battant pavillon de la Croix-Rouge : la jeep du capitaine Le Damany, une ambulance, la jeep du capitaine Staerman [accompagné du caporal infirmier Sgarbazzini et de deux infirmiers] et le véhicule du Père Trinquand<sup>69</sup>. Suivaient mes deux Dodge, plus un camion GMC pour les légionnaires »<sup>70</sup>.*

Seuls les corps de 3 officiers peuvent être ramenés.

Le 15 mars au matin, « Gabrielle » tenue par les Tirailleurs algériens est submergée après une lutte qui a duré toute la nuit.

Le 17, c'est au tour « d'Anne-Marie » et du 3<sup>e</sup> Bataillon thaï.

Puis le grignotage progressif se poursuit de jour en jour, de point d'appui en point d'appui. L'étau se resserre.



*Père Trinquand  
©Internet*

Le 4 avril, en fin d'après-midi comme chaque jour ou presque, les Viets déclenchent une violente attaque sur « Claudine 5 ». Deux légionnaires sont tués. Le lieutenant Alain Sterckx de la 3<sup>e</sup> compagnie grièvement blessé par éclats d'obus, mourra au cours de la nuit. Léon Staerman est lui-même blessé avec 7 autres légionnaires, mais il reste à son poste.

<sup>68</sup> Thuriès, Hantz et Aulong. *Merci toubib*. Éditions italiques, 2004.

*Rapatrié sanitaire Jean Thuriès sera remplacé par Paul Grauwin le 17 février 1954.*

<sup>69</sup> Michel Trinquand, aumônier catholique, « padre » de la 13.

<sup>70</sup> Témoignage de l'adjudant Giacomo Signoroni, chef de la section pionniers de la 13. *Souvenir Français*.

Le 20 avril, le médecin capitaine Sauveur Verdaguer du 3<sup>e</sup> Bataillon thaï, qui s'est déjà replié d'« Anne Marie » vers « Huguette », rejoint « Claudine » et le 1<sup>er</sup> Bataillon de la 13. Il découvre Léon Staerman qu'il connaît peu.

*« Staerman était vraiment atypique; d'abord il était civil, servant en situation d'activité ...*

*Il était également beaucoup plus âgé, flirtant allègrement avec la quarantaine alors que pratiquement aucun d'entre nous n'avait encore trente ans...*

*De taille moyenne [1m69], mince et très brun, il portait une grosse moustache... [et avait un] ton gouailleur digne d'un titi parisien...*

*Il faisait montre d'un courage physique époustouflant, frisant souvent l'inconscience. Il circulait impavide, à découvert, en plein bombardement et prenait un malin plaisir à faire sa toilette et à se raser méticuleusement, à l'air libre, sur le toit de son abri, quelle que soit l'humeur du moment des artilleurs viets...*

*Au fil des jours sombres, et « malgré toutes [leurs] différences, [ils étaient] liés par une amitié qui pour être toute neuve n'en était pas moins profonde »<sup>71</sup>.*

A Diên Biên Phu, le vendredi 30 avril 1954 est une journée comme les autres !

Mais la Légion n'oublie pas le sacrifice héroïque de ses anciens à Camerone, au Mexique, en 1863. Les légionnaires du 1<sup>er</sup> Bataillon « se doivent » de commémorer cet anniversaire avec leur nouveau chef, le commandant Coutant. Arrivé à Diên Biên Phu le 23 mars, Coutant commande les 2 compagnies qui subsistent encore du I/13.

*« Les chefs de section sont venus, respectueux, perpétuer la tradition, malgré la boue, la bataille, les "circonstances" comme ils disent pour excuser leur tenue. Tradition respectée jusqu'au bout. Coutant lit le récit de Camerone, lève sa boîte en fer-blanc qui contient quelques gouttes de Vinogel précieusement conservées pour cet usage et chante Le Boudin »<sup>72</sup>.*

Geste fraternel des aviateurs pour Camerone, un colis de Vinogel, ce vin gélifié par évaporation d'eau, est largué dans la journée à leur intention. Il atterrit malheureusement dans le no man's land... « Pas question de laisser les Viets en profiter », pensent les légionnaires. Ce n'est qu'à 22h qu'une opération-commando réussira à récupérer « l'improbable » breuvage<sup>73</sup>, certainement toxique pour la muqueuse gastrique et le foie, mais qui leur remontera le moral...

Pas pour longtemps. Le pilonnage et les assauts se poursuivent jour et nuit. Les centres de résistance tombent l'un après l'autre jusqu'au 7 mai 1954.

A 17h30 un cessez-le-feu intervient. Le silence remplace le vacarme de l'enfer !

Le JMO de la 13, le journal des marches et opérations, synthétise la fin des combats du 7 mai 1954 :

*À 17 heures 30, les V.M. [Vietminh] submergent le centre de Diên Biên Phu, toute résistance a cessé.*

*Sont faits prisonniers :*

*Compagnie de commandement 13<sup>e</sup> D.B.L.E.*

*7 officiers [dont le lieutenant-colonel Maurice Lemeunier, chef de corps depuis le 19 mars, le médecin capitaine Pierre Le Damany, l'aumônier catholique Michel Trinquant],*

*137 sous-officiers et légionnaires.*

*I/13<sup>e</sup> D.B.L.E.*

*9 officiers [dont le commandant Coutant et Léon Staerman],*

---

<sup>71</sup> Verdaguer, Sauveur. *Ibid.*

<sup>72</sup> Bergot, Erwan. « La Légion ». Balland 1972.

<sup>73</sup> Bergot, Erwan. *Ibid.*

62 sous-officiers - 353 légionnaire.  
III/13<sup>e</sup> D.B.L.E.

2 officiers [le médecin lieutenant Leude a été fait prisonnier le 14 mars],  
25 sous-officiers, 111 légionnaires.

Fait prisonnier en cette fin d'après-midi, du 7 mai 1954, Léon Staerman se remémore ces six derniers mois.

Les moments d'euphorie relative lors de l'installation du bataillon et de son poste de secours, quand tous étaient persuadés de la supériorité évidente des forces françaises.

Ceux plus difficiles faits de souffrance, de désespoir devant les blessures gravissimes ou la mort de ses légionnaires, de crainte de ne pouvoir remplir sa mission de médecin, suivis de l'incompréhension désabusée devant la puissance de feu du vietminh.

Mais aussi les instants suspendus de grande camaraderie, de fraternité d'armes qu'il a trouvés tant auprès des légionnaires qu'auprès des médecins d'active, lui « le capitaine-civil plus vieux que les autres ».

Il revoit tous ses blessés qu'il a confiés aux chirurgiens des antennes : Jean Thuriès au début, puis Ernest Hantz et Jacques Gindrey et aussi Paul Grauwin, le seul médecin commandant du camp, contractuel civil comme lui.



De gauche à droite : les chirurgiens, médecins lieutenants Thuriès, Gindrey, Hantz et le médecin commandant Grauwin ©DR

Il repense au pot convivial du 1<sup>er</sup> janvier 1954 organisé par Thuriès à l'antenne chirurgicale. Il avait fait la connaissance de presque tous les médecins du camp. D'abord ceux de la promo de Thuriès, celle de Lyon 1945 : Henri Prémillieu des Tirailleurs marocains avec lequel il avait voyagé sur « La Marseillaise », Sauveur Verdaguer du 3<sup>e</sup> Bataillon thaï en qui il a toute confiance, Patrice de Carfort du 8<sup>e</sup> choc, Guy Calvet et Michel Defayolle des Tirailleurs algériens, Jean Déchelotte du 2<sup>e</sup> Etranger<sup>74</sup>.



De gauche à droite : les médecins lieutenants Premillieu, Verdaguer et de Carfort©DR

<sup>74</sup> Thuriès, Hantz et Aulong. *Merci toubib. Éditions italiques, 2004.*

Et aussi Pierre Le Damany devenu depuis le bien jeune médecin-chef du Camp retranché, Emile Pons et Cyrille Chauveau tous deux avec les Tirailleurs algériens, Pierre Barraud du 2<sup>e</sup> Bataillon thaï et Gérard Aynié du 3<sup>e</sup> Etranger.



De G à D : les médecins Le Damany, Calvet, Pons©Pons



Cyrille Chauveau@DR

Il y avait aussi Jean-Louis Rondy du 1<sup>er</sup> Bataillon étranger de parachutistes, le 1<sup>er</sup> BEP. Aujourd'hui, il avait été rejoint par Jean-Marie Madelaine qui a sauté sur Diên Biên Phu il y a juste un mois avec le 2<sup>e</sup> BEP...

Quant à Jacques Leude le médecin du 3<sup>e</sup> bataillon de la 13 fait prisonnier le 14 mars, au début de la bataille, qu'est-il devenu ? Va-t-il le retrouver ?



Médecins lieutenants Rondy©Rondy



Madelaine©KB



et Leude©Famille Leude

Et puis il a surtout en mémoire le médecin capitaine Jean Raymond, qu'il n'a pas connu mais dont tout le monde lui a parlé. Désigné pour être le médecin-chef du camp retranché de Diên Biên Phu, il avait sauté avec les premiers paras le 20 novembre 1953. Mortellement blessé au moment où il touchait le sol par une balle transfixiant le haut du thorax et la crosse de l'aorte, « la mort fut instantanée »<sup>75</sup>. Jean Raymond fut le 1<sup>er</sup> officier et le seul médecin tué à Diên Bien Phu...



Jean Raymond©SHD

<sup>75</sup> Rapport du Lt Arnaud sur les circonstances de la mort du médecin capitaine Raymond, établi le 25 novembre 1953.

Commence alors pour les 706 cadres et légionnaires de la 13, comme pour tous leurs camarades à l'exception de quelques-uns rapatriés vers Hanoi, la lutte pour la survie. Ils entament quel que soit leur état, une marche de plus de 700 kilomètres vers les camps de prisonniers du Haut-Tonkin. Au bord des pistes ou dans ces camps itinérants de la mort lente programmée, beaucoup disparaîtront à jamais.

Staerman jusque-là enjoué, dynamique et courageux voire inconscient, perd sa foi en l'avenir. Il marche avec son camarade Sauveur Verdaguer qui témoigne :

*« Il appréhendait à un point tel la captivité que j'en vins à me demander si cette perspective ne réveillait pas en lui le souvenir de quelque douloureuse épreuve passée... »*

*Il s'affaiblissait de jour en jour, marchant de plus en plus difficilement, ne s'alimentant pratiquement plus. A l'étape, il se laissait choir et sombrait dans un demi-sommeil chaotique, entrecoupé de cauchemars...*

*Nous nous quittâmes donc aux environs de Tuyen-Quang, relativement confiants, ayant appris que trois médecins français prisonniers<sup>76</sup> exerçaient leur art [dans un camp-hôpital]...*

*J'appris quelques semaines plus tard de la bouche de mon ami Dalle<sup>77</sup> qui avait transité par cet "hôpital", qu'il était décédé le 14 juillet<sup>78</sup>. J'en fus profondément affecté ».*

L'absence de réelles possibilités thérapeutiques au camp-hôpital 128, la malnutrition, la dysenterie et le désespoir l'ont emporté silencieusement. Il avait près de 43 ans. Les liens exceptionnels de camaraderie, de fraternité même, qui s'étaient créés au cours de la Bataille avec Sauveur Verdaguer n'avaient pas suffi à le sauver.

*« Lors des grands afflux de malades et de blessés [en juin et en juillet 1954], certains seront couchés par terre, et c'est ainsi que je me souviens de voir agoniser à même le sol, un de nos confrères de Diên Biên Phu »,* écrira le médecin lieutenant Weber<sup>79</sup>, médecin-chef du II/2<sup>e</sup> REI, fait lui-même prisonnier sur la Route coloniale N°2 au Tonkin le 17 septembre 1952.

Pour avoir à Diên Biên Phu *« assuré le ramassage des blessés leur prodiguant les premiers soins et sauvé plusieurs blessés graves d'une mort certaine [et] fait l'admiration de ses légionnaires pour son courage et sa haute conscience professionnelle »*, le médecin capitaine Staerman sera cité à titre posthume à l'ordre de l'armée et se verra décerné la Croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs avec palme et la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur.

Quarante ans après la chute du camp, le 26 mars 1994, la promotion 1991 de l'École du service de santé des armées de Bordeaux recevait le nom de « Médecins de Diên Biên Phu ». Ces jeunes élèves honoraient l'ensemble de leurs anciens qui avaient œuvré à Diên Biên Phu, les morts comme les survivants.

---

<sup>76</sup> Le médecin capitaine Georges Armstrong et les médecins lieutenants Gilbert Pérot et Jean Weber. *« Rapport sur l'activité du méd. cne. Armstrong au camp N°1 et au camp-hôpital 128 au Nord-Tonkin de 1950 à 1954 »*. Indo-Editions 2015.

<sup>77</sup> Le lieutenant Rémi Dalle du 3<sup>e</sup> Bataillon Thaï était sur le P.A. « Anne-Marie » avec le méd-cne Verdaguer.

<sup>78</sup> La plupart des documents fixent la date de sa mort en captivité au début août 1954 sans précision de jour.

<sup>79</sup> Weber, Jean. *Maolen Info – IndoEdition*, N° 103, septembre 2012. Tiré de *Mémoire de jeunesse 1924-1954*.



Promotion 1991 « Médecins de Diên Biên Phu »  
©Internet

« Elèves de la promotion 1991... vous êtes désormais les héritiers des cinq chirurgiens d'antenne et des dix-huit médecins de bataillon qui ont inscrit leur nom dans l'histoire du Service et dans celle de nos Armées » leur rappela le médecin général inspecteur Bladé, directeur central du service de santé des armées.

Le 30 mars 2023, Sauveur Verdaguer, qui avait accompagné Léon Staerman presque jusqu'au bout, s'éteignait dans sa 97<sup>e</sup> année rejoignant tous ses camarades. Il n'avait eu de cesse d'entretenir la mémoire des médecins qui avait combattu à Diên Biên Phu pour sauver leurs blessés et était à l'origine avec trois d'entre eux du dépôt d'une plaque mémorielle à l'École de santé des armées de Lyon-Bron le 7 mai 2014, lors du 60<sup>e</sup> anniversaire de cette bataille.

*Il était le dernier survivant des médecins de Diên Biên Phu...*



S. Verdaguer à Diên Biên Phu, printemps 1954 ©R. Legoubé

## Conclusion

Dans la galerie du cloître de l'ancienne abbaye royale du Val-de-Grâce à Paris, aujourd'hui École du Val-de-Grâce, plusieurs plaques mémorielles sont apposées. L'une d'elles rappelle ce que le Duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, disait en avril 1842 à propos des médecins qui l'avaient accompagné en Algérie : « *Voilà nos médecins : ce sont des savants et des soldats !* ». Ferdinand-Philippe d'Orléans devait se tuer accidentellement trois mois plus tard.

« More majorum ».

« A la manière de leurs anciens » les médecins comme l'ensemble des personnels du Service de santé se doivent en permanence d'allier la compétence des « savants » ou du moins des sachants, au courage des « soldats », leurs camarades, leurs frères d'armes.

Ces huit médecins, comme tant d'autres en Indochine ou ailleurs, à l'époque comme aujourd'hui, sont allés « *sur mer et au-delà des mers, toujours au service des Hommes* »<sup>80</sup>, là « *où la Patrie et l'Humanité [les appelaient]... [Ils y] sont morts martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est le véritable acte de foi des hommes de notre état* »<sup>81</sup>.

<sup>80</sup> Devise de « Santé navale » jusqu'en 2011, reprise et intégrée dans celle de l'École de santé des armées de Lyon Bron : "Sur mer et au-delà des mers, pour la Patrie et l'Humanité, toujours au service des Hommes".

<sup>81</sup> Tiré de la harangue du Baron Percy. 1811.

« Voilà nos Médecins : Ce sont des Savants  
et des Soldats ! »

*DUC D'ORLÉANS 1842*

☉ ...ALLEZ OU LA PATRIE ET L'HUMANITÉ ☉  
VOUS APPELLENT SOYEZ Y TOUJOURS  
PRETS A SERVIR L'UNE ET L'AUTRE ET S'IL  
LE FAUT SACHEZ IMITER CEUX DE VOS  
GENEREUX COMPAGNONS QUI AU MEME POSTE  
SONT MORTS MARTYRS DE CE DÉVOUEMENT  
INTREPIDE ET MAGNANIME  
QUI EST LE VERITABLE ACTE DE FOI  
DES HOMMES DE NOTRE ETAT.

BARON PERCY

CHIRURGIEN EN CHEF DE LA GRANDE ARMÉE  
☉ AUX CHIRURGIENS SOUS-AIDES. 1811 ☉

### **Remerciements**

*Aux familles Gateau-Faure, Gremillet-Vilmain et Leude,  
au MGI(2s) Marc Morillon du Musée des TDM,  
à l'Amicale Santé Navale et d'Outre-mer (Asnom),  
au Colonel(H) du CTSSA Pierre-Jean Linon, historien de la médecine militaire,  
au Service des archives médicales hospitalières des armées de Limoges (Samha),  
à Madame Magali Faussemagne, bibliothécaire des Écoles militaires de santé de Lyon-Bron,  
au Chef de bataillon Hugues Roy du Centre de documentation de la Légion étrangère et au Magazine Képi Blanc.*

## ANNEXES

### Classification par ordre alphabétique

Nom & prénoms	École	Application	MPLF	Unité	Grade	Page
<b>ASQUASCIATI Roger</b>	Lyon 1942	Marseille Pharo	07/10/1950	3/3REI	Méd Cne	12
<b>DUMAS Jean-Marie</b>	Lyon 1939	Val-de-Grâce	09/03/1948	3/2e REI	Méd Cne	4
<b>GATEAU Bernard</b>	Bdx 1943	Marseille Pharo	27/07/1949	3/2 REI	Méd Lt	7
<b>GONTIER Pierre</b>	Lyon 1937	Val-de-Grâce	15/03/1951	2/5REI	Méd Cne	15
<b>GREMILLET Jean</b>	Lyon 1927	Val-de-Grâce	13/07/1952	13e DBLE	Méd Cdt	22
<b>LOUP Jean-David</b>	Lyon 1942	Val-de-Grâce	30/07/1951	2/3 REI	Méd Cne	18
<b>NICOLAS Jacques</b>	Bdx 1946	Toulon Marine	03/03/1954	2/5 REI	Méd 1e classe (Cne)	28
<b>STAERMAN Léon</b>	CAFAEO	Fac Paris (civil)	02/08/1954	1/13DBLE	Méd Cne CAFAEO	32

### Classification par ancienneté avec École d'origine et d'application

Nom & prénoms	École	Application	MPLF	Unité	Grade	Page
<b>GREMILLET Jean</b>	Lyon 1927	Val-de-Grâce	13/07/1952	13e DBLE	Méd Cdt	22
<b>GONTIER Pierre</b>	Lyon 1937	Val-de-Grâce	15/03/1951	2/5REI	Méd Cne	15
<b>DUMAS Jean-Marie</b>	Lyon 1939	Val-de-Grâce	09/03/1948	3/2e REI	Méd Cne	4
<b>ASQUASCIATI Roger</b>	Lyon 1942	Marseille Pharo	07/10/1950	3/3REI	Méd Cne	12
<b>LOUP Jean-David</b>	Lyon 1942	Val-de-Grâce	30/07/1951	2/3 REI	Méd Cne	18
<b>GATEAU Bernard</b>	Bdx 1943	Marseille Pharo	27/07/1949	3/2 REI	Méd Lt	7
<b>NICOLAS Jacques</b>	Bdx 1946	Toulon Marine	03/03/1954	2/5 REI	Méd 1e classe (Cne)	28
<b>STAERMAN Léon</b>	CAFAEO	Fac Paris (civil)	02/08/1954	1/13DBLE	Méd Cne CAFAEO	32

### Classification par unité

Unité	Nom & prénoms	MPLF	Grade	Page
III/2 <sup>e</sup> REI	<b>DUMAS Jean-Marie</b>	09/03/1948	Méd Cne	4
III/2 <sup>e</sup> REI	<b>GATEAU Bernard</b>	27/07/1949	Méd Lt	7
II/3 <sup>e</sup> REI	<b>LOUP Jean-David</b>	30/07/1951	Méd Cne	18
III/3 <sup>e</sup> REI	<b>ASQUASCIATI Roger</b>	07/10/1950	Méd Cne	12
II/5 <sup>e</sup> REI	<b>GONTIER Pierre</b>	15/03/1951	Méd Cne	15
II/5 <sup>e</sup> REI	<b>NICOLAS Jacques</b>	03/03/1954	Méd 1e classe (Cne)	28
13 <sup>e</sup> DBLE	<b>GREMILLET Jean</b>	13/07/1952	Méd Cdt	22
I/13 <sup>e</sup> DBLE	<b>STAERMAN Léon</b>	02/08/1954	Méd Cne CAFAEO	32

## SOMMAIRE

Introduction.....	1
Médecin capitaine Jean-Marie DUMAS.....	4
Médecin lieutenant Bernard GATEAU.....	7
Médecin capitaine Roger ASQUASCIATI.....	12
Médecin capitaine Pierre GONTIER.....	15
Médecin capitaine Jean-David LOUP.....	18
Médecin commandant Jean GREMILLET.....	22
Médecin de 1 <sup>ère</sup> classe de la marine (capitaine) Jacques NICOLAS.....	28
Médecin capitaine (CAFAEO) Léon STAERMAN.....	32
Conclusion.....	40
Annexes .....	42
Sommaire.....	43